

Le chemin de fer du Havre à Rouen et à Paris Promenade ...

Joseph Morlent


HARVARDIANAE IN NOV ANG
SIGILLVM ACADEMIAE
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS





LE CHEMIN DE FER
du HAVRE à ROUEN et à PARIS

PROMENADE
PITTORESQUE ET ANECDOTIQUE

TEXTE par J Morlent

DESSINS de A.Couveley



HAVRE

IMPRIMERIE ALPH. LEMALE

1847



CHEMIN DE FER

DU

HAVRE A ROUEN ET A PARIS.

LE CHEMIN DE FER

DU

HAVRE à ROUEN et à PARIS

PROMENADE

PITTORESQUE ET ANECDOTIQUE

TEXTE par J. MORLENT

DESSINS DE A. COUVELEY.





HAVRE

IMPRIMERIE ALPH. LEMALE, RUE DES DRAPIERS, 20.

1847.

CARTE DU CHEM

DE FER

du Havre à Rouen

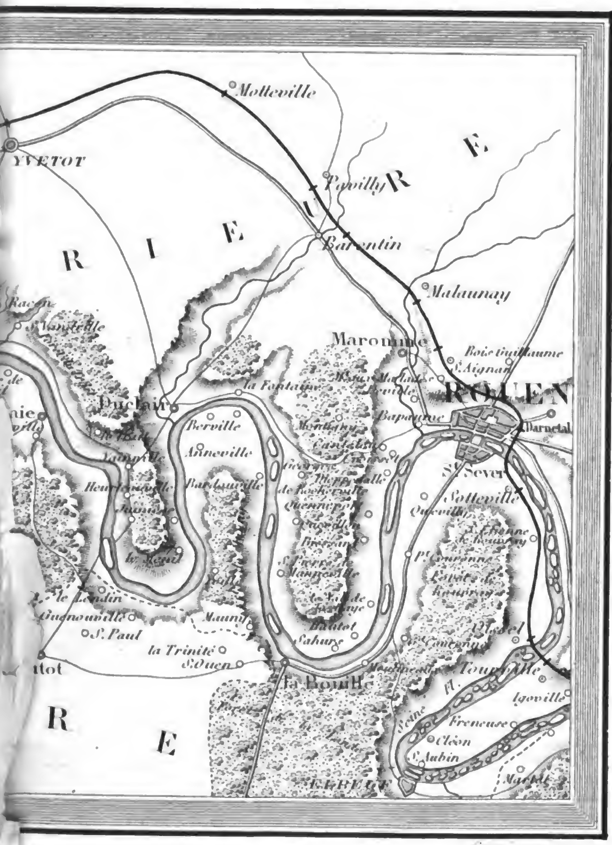
1847.

Deux Myriamètres

1 2 3 4 5 10,000 20,0

Lieues de 25 au Dégr

1 2 3



Gravé par Jenotte

PRIX POUR LE PARCOURS DE TOUTE LA LIGNE

et des diverses stations

DU HAVRE A ROUEN ET DE ROUEN A PARIS.

STATIONS	kilomet.	1e Classe		2e Classe		3e Classe	
Du Havre à Harfleur.	7	«	80	»	60	»	45
— à St-Romain....	18	2	20	1	50	1	25
— à Beuzeville	26	3	»	2	10	1	70
— à Nointot	32	3	70	2	50	2	10
— à Alvimare.......	40	4	60	3	20	2	60
— à Yvetot..........	51	5	90	4	10	3	35
— à Motteville......	59	6	80	4	75	3	85
— à Pavilly	70	8	»	5	60	4	55
— à Barentin........	72	8	30	5	80	4	60
— à Malaunay......	80	9	20	6	40	4	80
— à Maromme	83	9	55	6	65	4	90
— à Rouen (r. d)	89	10	»	7	50	5	»
— à Sotteville (*)..	77	11	»	8	»	5	50
Du point d'embranchement de la Ligne de Rouen à Paris.							
Oissel	9	»	70	»	55	»	50
Tourville............................	11	»	80	»	70	»	60
Pont-de-l'Arche	15	1	30	1	»	»	80
Saint-Pierre	28	2	90	1	90	1	40
Gaillon	41	5	10	4	10	3	»
Vernon :............................	55	7	»	5	55	4	10
Bonnières	66	8	25	6	80	5	10
Rosny	72	8	75	7	»	5	35
Mantes..............................	78	9	75	7	80	5	85
Épone	86	10	75	8	80	6	65
Meulan	94	11	75	9	60	7	30
Triel	100	12	75	10	30	7	75
Poissy	108	13	75	10	80	7	85
Conflans	113	14	25	11	30	8	35
Maisons	118	14	75	11	90	8	90
Paris	134	15	50	12	50	10	»

(*) Il n'y a pas de station aux aiguilles de Sotteville. C'est le point d'embranchement du chemin de fer du Havre à Rouen.

*

Du Havre et des autres Points de Station

AU POINT D'EMBRANCHEMENT DE LA LIGNE DE ROUEN A PARIS.

STATIONS.	kilomèt.	1re Classe		2e Classe		3e Classe	
du Havre à Paris	239	26	50	20	50	15	50
du Havre à Sotteville	95	11	»	8	»	5	50
de Harfleur	88	10	15	7	»	5	40
de St-Romain	77	8	85	6	20	5	»
de Beuzeville	69	8	»	5	50	4	50
de Nointot	63	7	25	5	»	4	10
d'Alvimare	55	6	35	5	40	3	60
d'Yvetot	44	5	»	3	50	2	90
de Motteville	36	4	15	2	90	2	35
de Pavilly	25	2	90	2	»	1	65
de Barentin	23	2	65	1	85	1	50
de Malaunay	15	1	75	1	20	1	»
de Maromme	12	1	40	1	»	»	80
de Rouen (rive droite)	6	»	70	»	50	»	40

Mouvement des Trains du Chemin de Fer

SUR LA LIGNE DE PARIS AU HAVRE

et vice-versâ

De Paris au Havre

à 7 h. du matin — En 7 h. 5 min. (train ordinaire.).
à midi. — En 5 h. 50 min. (grande vitesse).
à 4 h. du soir. — En 7 h. 5 min. (train ordinaire).
à 11 h. du soir. — En 6 h. 45 min. (train de poste). (*)

Du Havre à Paris

à 7 h. du matin. — En 7 h. 15 min. (train ordinaire).
a 10 h. du matin. — En 6 h. (grande vitesse).
à 3 h. du soir. — En 7 h. 5 min. (train ordinaire).
à 10 h. du soir. — En 7 h. (train de poste). (*)

(*) Les Trains de poste partant de Paris à 11 heures du soir et du Havre à 10 heures du soir prennent des Voyageurs de 3e CLASSE aux prix réduits de 12 fr. de Paris au Havre *et vice versâ*, 7 fr. de Paris à Rouen (rive droite) *et vice versâ*.

INGÉNIEURS qui ont coopéré à la Construction

du

CHEMIN DE FER DE PARIS AU HAVRE



MM. LOKE, Ingénieur en Chef;

NEWMANN, Ingénieur Principal.

Les travaux ont été divisés en 7 sections :

La 1re section, de ROUEN à MALAUNAY, a été dirigée par MM. COUSIN et MURTON.

La 2me, de MALAUNAY à BARENTIN, par M. LEMOINE.

La 3me, de BARENTIN à YVETOT, par M. PLANHOL.

La 4me, d'YVETOT à ALVIMARE, par M. REY.

La 5me, d'ALVIMARE à MIRVILLE, par MM. HILLCOCK et ALBERT MOREAU.

La 6me, de MIRVILLE à St-ROMAIN, par M. GAYRARD.

La 7me, de St-ROMAIN au HAVRE, par M. PINEL.

Adjudicataires-Entrepreneurs.

MM. MACKENSIE et BRASSEY.

Travaux de la Ligne du Chemin de Fer du Havre à Rouen.

Terrassements........................ 4,895,388 mètres cubes.
Souterrains................................ 6,387 mètres de long.
Ponts au-dessus du chemin de fer..................... 47
Ponts au-dessous... 50
Ponceaux et grands aqueducs................................ 25
Passages à niveau.. 50

Deux viaducs dans la vallée d'HARFLEUR, chacun de 4 arches de 10 mètres d'ouverture.

Viaduc de MIRVILLE, 48 arches, chacune de 9 mètres 20 centimètres d'ouverture. Longueur totale 524 mètres.

Viaduc de BARENTIN, 27 arches de 15 mètres d'ouverture, longueur totale 478 mètres.

Viaduc de MALAUNAY, 8 arches de 15 mètres d'ouverture, longueur totale 150 mètres.

Pont sur la route royale de ROUEN à DIEPPE, 4 arches.

Viaduc dans la vallée de DARNETAL, 4 arches de 8 m. d'ouv.

Pont sur la Seine à ROUEN, 8 arches de 40 mètres d'ouverture, longueur 370 mètres.

Dans un parcours de 94 kilomètres le chemin traverse les trois arrondissements du HAVRE, d'YVETOT et de ROUEN, dont la population réunie dépasse 500,000 habitants.

Indépendamment des deux points extrêmes, dont l'importance commerciale et manufacturière est bien connue, le chemin dessert directement des villes de 10,000 habitants telles que YVETOT et BOLBEC et au moyen de voitures de correspondance ou de chemins de fer qui viendront s'embrancher sur sa ligne, les ports de DIEPPE, SAINT-VALERY et FÉCAMP.

STATIONS.

La ligne du Havre a 13 stations, placées dans l'ordre suivant :

LE HAVRE.
HARFLEUR.
SAINT-ROMAIN.
BEUZEVILLE.
NOINTOT. (ces deux stations desservent BOLBEC.)
ALVIMARE.
YVETOT.
MOTTEVILLE.
PAVILLY.
BARENTIN.
MALAUNAY.
MAROMME.
ROUEN.

MATÉRIEL

10 locomotives avec tender pour transport des voyageurs.
22 locomotives avec tender pour transport des marchandises.
30 voitures de première classe.
40 voitures de deuxième classe.
40 voitures de troisième classe.
12 fourgons à bagages.
12 trucks à voiture.
300 wagons à marchandises.



LE HAVRE, ce Liverpool de la FRANCE, eût été de toutes les villes de commerce du royaume celle à qui l'invention des Chemins de Fer eût été le moins profitable, si la Seine, à l'embouchure de laquelle il est situé, eût été mise dans un état permanent de navigabilité jusqu'à ce point de son cours où elle baigne les murs de PARIS. Mais les

bancs dont le fleuve est semé, les sinuosités qui entravent sa marche; en automne et au printemps, les crues et la congellation de ses eaux; en été la diminution de leur volume, sont des causes qui nuisent essentiellement et incessamment à la régularité de sa navigation. S'il eût été possible à l'art de faire disparaître la plupart de ces obstacles, il aurait été facile d'effectuer le trajet du HAVRE à PARIS en dix heures, par l'emploi de steamers d'une construction appropriée à ce genre de voyages. Cette vitesse eût répondu à toutes les exigences du commerce, et les voyageurs n'eussent pas eu à se plaindre d'une promenade maritime et fluviale qui se trouvait presque dans toutes les conditions de célérité désirable, à une époque où voyager c'est se faire entraîner dans l'espace avec la rapidité du vol de l'oiseau. Alors PARIS eût été port de mer; mais on a reculé devant les obstacles et LE HAVRE est resté le port de PARIS.

On a donc créé un Chemin de Fer du HAVRE à ROUEN, puis de ROUEN à PARIS, pour mettre cette dernière ville à six heures du port de commerce avec lequel il a les relations les plus intimes et les plus fréquentes. Ainsi se sont réalisées dans toute leur extension ces paroles du premier consul : « LE HAVRE est un

faubourg de PARIS, » il est vrai que la Seine n'en est plus la grande route; mais il n'y a qu'un mot à changer pour que cette historique parole conserve toute la justesse de son expression.

Le Chemin de Fer du HAVRE à PARIS a pour but de rapprocher LE HAVRE ou la mer de la capitale de la France; mais il n'a pas suffi d'un : « que le Chemin se fasse, » pour que le Chemin fût fait. Jamais il n'y eut d'enfantement plus laborieux, de création plus rebelle. Un premier avortement d'abord : Une compagnie qui eût pu, au moment de la conception primitive, se procurer un capital triple de celui qui lui était nécessaire, obtint facilement, trop aisément sans doute, la concession d'un Chemin de Fer de PARIS à la mer par la ligne dite des plateaux; elle fit semblant de se mettre à l'œuvre, et produisit, avec un capital de quatre-vingt-dix millions, la première pierre de la culée d'un ponceau; après quoi, fatiguée d'un labeur aussi pénible et d'une aussi gigantesque conception elle se reposa.... Puis il advint qu'ayant vu ses actions en baisse, elle se prit à dire : Je ne ferai pas davantage; c'était peu. On se moqua de son impuissance qui coûta quelque cinq pour cent à ses actionnaires, et le Chemin fut

abandonné à qui serait plus audacieux ou plus habile, ou plus riche, ou plus adroit.

Ce fut un mauvais jour pour LE HAVRE que la nouvelle de cette déconfiture de la compagnie, et de l'envoi de son chemin à vau l'eau. Mais à ces mauvais jours en succédèrent d'autres plus néfastes encore : les actions industrielles de toute nature, par suite d'une réaction subite, fantasque, imprévue, ruineuse, tombèrent et restèrent longtemps dans un tel discrédit, qu'on eût trouvé sur le sol français une mine d'or dont l'exploitation aurait rapporté cent pour cent, qu'il ne se fût pas rencontré un seul capitaliste assez guéri de la panique pour risquer un écu dans l'entreprise. Mais qui dit crise, dit chose de peu de durée. La crise passa. ROUEN, qui porte au HAVRE une si vive affection qu'il l'étoufferait volontiers dans ses embrassements, se mit à la piste d'une occasion favorable pour renouer à son singulier avantage ce que la compagnie première avait, qu'on nous passe le mot, si bêtement dénoué.

ROUEN y voyait double profit à faire : son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Une voie de fer à travers les vallées de la Seine lui souriait à plus d'un titre; il comptait bien, en

changeant le tracé primitif, rendre inexécutable la partie du chemin qui devait se prolonger jusqu'au HAVRE : donc, ainsi faisant, ROUEN aurait tout seul son petit chemin ; avec son petit chemin les honnêtes bénéfices du transit ou de l'entrepôt momentané des marchandises que LE HAVRE envoie en si grande abondance à PARIS. Aussi, ROUEN ne dormit-il pas qu'il n'eût donné un corps à cette idée. Il remua ciel et terre ; il intrigua dans PARIS, et l'idée eut un corps, grâce à la formation d'une compagnie anglo-française. ROUEN appela à son aide les intelligences et les guinées britanniques ; c'était peu national peut-être, mais c'était adroit ; tous moyens sont bons pour faire niche à un rival. Les Anglais étaient là, et bien que l'affection des industriels rouennais surtout, pour nos voisins d'outre-Manche, ne soit pas très vive, comme il ne s'agissait pas de faire entrer en concurrence leurs cotonnades ou leurs draperies, mais seulement leurs capitaux, leurs ingénieurs et leurs ouvriers; il y eut entente cordiale et métallique sur ce point.

Voilà donc, grâce à l'heureuse issue de négociations tenues longtemps secrètes, une voie ferrée qui s'en va serpentant

Dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine.

Le Havre resta ébahi et tout confus de la mystification : ce ne devait pas être la dernière. Il chuchota d'abord, puis s'assembla, délibéra, députa, protesta et fit encore mille choses en *a*, ce qui n'empêcha pas de se faire, et vivement, le chemin de Paris à Rouen. Vu la fâcheuse position où cela le plaçait, on lui donna une fiche de consolation, à ce Havre déshérité. Il fut imposé à la compagnie anglo-française la condition de contribuer à certains frais que pourrait entraîner plus tard la jonction du chemin du Havre au chemin de Rouen; et le Havre resta tranquille, attendant, à son tour, qu'une manne franco-britannique lui tombât de quelque part pour conduire le railway, de Rouen chez lui. Il n'attendit pas bien longtemps : la manne lui vint, et la même compagnie, ou à peu près, voulut bien continuer l'œuvre commencée. Le Havre put même assister à la pompeuse inauguration du chemin rouennais et recevoir une partie des bénédictions archiépiscopales données aux locomotives anglicano-catholiques.

Une société se constitua, toujours avec le concours des bank-notes britanniques; elle fit au Gouvernement ses propositions, ses conditions. Le Ministre pressé, forcé, entraîné par la multiplicité

des députations qui se succédaient à plaisir, promit d'abord, signa ensuite, et fut heureux de se délivrer ainsi de mille et une pétitions, réclamations, députations, objurgations; l'affaire arrangée, il dit : « Je m'en lave les mains. » Mais la Ville du Havre, par suite d'un incident auquel, sans doute, elle était loin de s'attendre, fut prise d'une seconde panique, à propos d'un mémoire qui semblait créer un obstacle aussi nouveau qu'inattendu. Son chemin de fer est en péril : les choses décidées semblent remises en question; ce qui a été fait est presque défait; la compagnie sonne sa grosse cloche d'alarme. Garde à vous! et presque : Sauve qui peut! le chemin de fer est en péril. Que lui est-il donc advenu, bon Dieu! à ce chemin de fer en herbe? Et voilà que la stupéfiante nouvelle circule dans la ville. « Venez à mon aide! » disait la compagnie anglo-française, à la municipalité émue et consternée. « Sinon : non. — Compagnie, que vous faut-il pour vous guérir de cette peur? — Un petit million, s'il vous plaît, et une garantie d'intérêt de 4 p. % sur quelques autres petits millions. Le topique fera merveille, et vous aurez votre chemin pour le sûr, la vérité vraie. » Un million sur le papier, cela tient si peu de place, cela

est si peu effrayant ! Sept chiffres, dont six zéros ; comment refuser le petit million et les garanties d'intérêt ! Le million est proposé, voté, enlevé d'assaut séance tenante ; puis nos édiles font comme les ministres et se lavent les mains. Alors on eût demandé deux millions qu'on les aurait eus ; aujourd'hui on n'en demanderait que la centième partie qu'on n'obtiendrait rien. La réflexion rend sage : cela s'applique aux femmes obsédées et aux conseillers municipaux effrayés. Du reste, cela donne de la considération à la ville qui vote. Peste ! se dit-on, voilà une cité fabuleusement opulente, qui vote un million en un quart d'heure, sauf à se ménager vingt ans un fatal quart d'heure de Rabelais. Encore y a-t-il cette différence que le quart-d'heure de Rabelais présuppose un dîner quelconque, tandis que le quart-d'heure municipal vous trouvait à jeun et vous y laissait.

En fin des fins, le petit million fit merveille, et bientôt des milliers d'ingénieurs, inspecteurs, entrepreneurs, fournisseurs et ouvriers de toute espèce se mirent à l'œuvre et perforèrent audacieusement toutes les montagnes qui ceignent à l'Est, au Nord et à l'Ouest la vieille capitale de la Normandie, pour en faire sortir la tête ou la queue du chemin de fer du Havre à Rouen

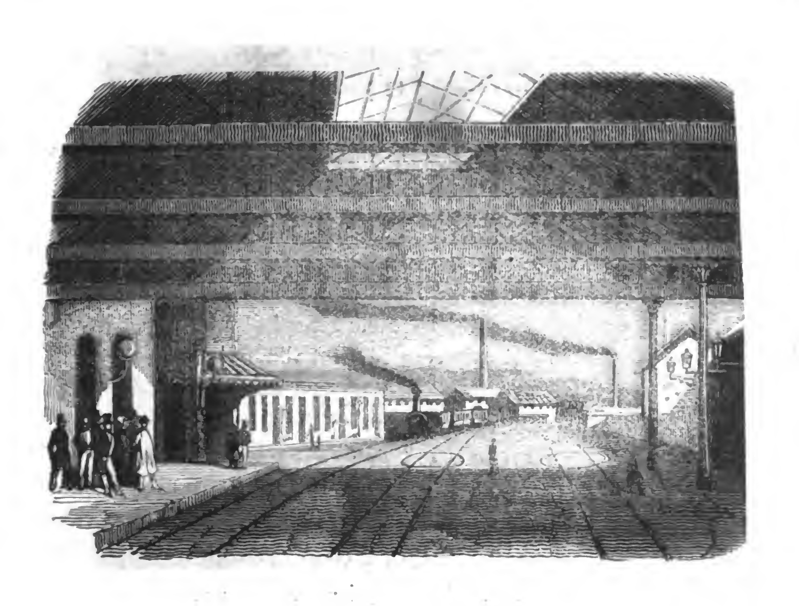
C'est aussi qu'en aucun lieu du monde la nature ne s'est montrée plus rebelle, plus marâtre, plus répulsive d'un chemin de fer que sur la ligne tracée à notre railway : des roches à percer à jour, des viaducs gigantesques à jeter sur les vallées, des marais à consolider, à assécher, des tranchées à ouvrir, puis des montagnes à transporter pour en faire des remblais, et des exigences de localités sans fin quelquefois, sans raison souvent, et presque toujours d'immenses et dispendieuses expropriations : c'était un des Travaux d'Hercule.

Tout cela s'est exécuté, terminé, parachevé, nonobstant procès, plaidoiries, jugements, éboulements, écroulements et tout le tremblement, dans le délai de quatre années ; sans tenir compte des épreuves mortes, des épreuves roulantes, des examens sur examens, rapports, procès-verbaux des hommes de l'art, chargés d'attester, en leur âme et conscience, que le chemin est viable, solide, praticable, exploitable, et qu'il offre sur tous points sécurité parfaite et garantie de solidité éprouvée. Telle est, en raccourci, l'histoire de notre chemin de fer, incidenté dans son parcours comme il l'a été dans les avant-coureurs de son exécution. Que les dieux lui soient

propices ! c'est une compensation qu'ils doivent à ses tribulations. Donc, Voyageurs de première, deuxième et troisième classe, vous connaissez à présent les antécédents de cette ligne qui d'un bout touche à la mer et de l'autre aux murs de la Capitale. On n'est pas fâché de savoir avec qui l'on voyage. Nous allons maintenant essayer de vous donner, à vol d'oiseau, une idée du pays à travers lequel vous entraîne la véloce et inintelligente locomotive. Nos jalons sont plantés sur la route, et sur chacun d'eux est écrit : STATION.



DÉBARCADÈRE DU HÂVRE.



DU DÉBARCADÈRE A HARFLEUR

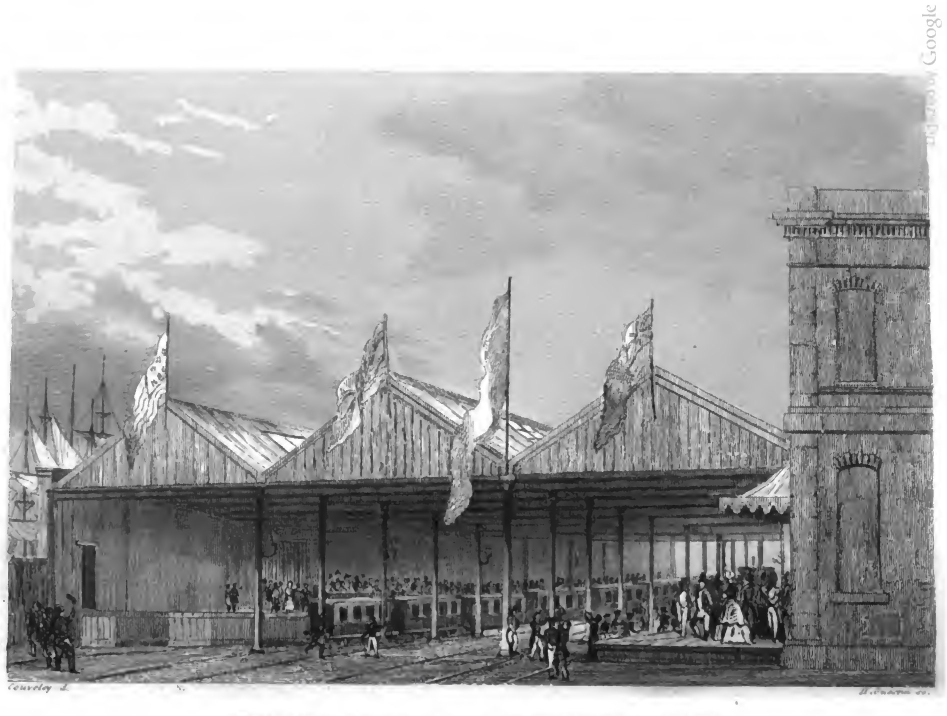
Nous vous prenons à la Gare, sur le territoire d'une commune contiguë au Havre et qui bientôt fera corps avec cette cité.

Le débarcadère des Batignolles était, il y a moins de dix ans, un désert aride; il y a six ans, le débarcadère de Graville était un marais tourbeux, fiévreux;

il y a quatre siècles, c'était le lit de la Seine. L'industrie humaine est une grande et sublime magicienne; sa baguette féerique crée partout des palais, et c'est presque un palais, à cela près de la somptuosité architectonique, que le bâtiment qui renferme les salles d'attente de cette masse inquiète et confuse de voyageurs où chacun vient recevoir le mot d'ordre : Montez! Montons!

L'impatient et fougueux véhicule, le cheval de feu est en marche : « Adieu, adieu! au revoir! à bientôt! bon voyage! » Ces mots se heurtent, se croisent, se perdent dans l'air, et le vent qui sèche aussi les larmes, emporte les vœux, les souhaits, les derniers mots de l'absence qui commence et les baisers envoyés par des mains qui se touchaient tout à l'heure; tout cela s'enfuit plus rapidement encore que la locomotive, impitoyable comme le destin, n'entraîne dans l'espace les voyageurs qui obéissent à son impulsion.

Déjà nous avons franchi les vastes dépendances de la Gare : ces montagnes de denrées et de marchandises de toutes sortes, accumulées sous ses gigantesques hangars et qui, ce soir peut-être, se mettront en mouvement pour approvisionner ce gargantualiste



INTÉRIEUR DE LA GARE DES VOYAGEURS. HÂVRE.

consommateur qu'on appelle PARIS. Nous voici donc, non pas en rase, mais en pleine campagne, dans la plus charmante vallée qui se puisse voir, au milieu d'un grand jardin dont le railway est l'avenue. A droite, la Seine étoilée de voiles blanches est enserrée à l'horizon par la ligne bleuâtre des onduleuses et fertiles collines du Calvados. Puis, entre la Seine et nous, les rivages de l'Eure où furent un port et une ville. Le fleuve s'est retiré du port lentement et traitreusement et la ville est tombée; ville et port avaient une communauté d'existence que le temps n'a pas respectée; la ville était le corps, le port était l'âme; le corps est devenu poussière quand l'âme l'a quitté: ainsi de l'homme.

L'EURE était une ville forte bien longtemps avant qu'il fût question du HAVRE. Sa position militaire fut prise en 1415 par Henri V, roi d'ANGLETERRE, qui s'en était venu assiéger HARFLEUR avec une armée transportée en FRANCE par 1,500 vaisseaux. Mais Henri V n'était pas un Guillaume, il fit du mal, conquit, mais ne garda pas l'ancien duché d'où son aïeul était parti pour s'emparer de l'ANGLETERRE; n'est pas conquérant qui veut. Soixante-dix ans après cette descente formidable, Henri Tudor, comte de Richemond, part de la crique

ou port de l'EURE avec une flotte montée par 4,000 aventuriers normands, débarque dans le pays de Galles, recrute des partisans, bat Richard à Boswort et se fait couronner roi sous le nom de Henri VII.

Mais nous sommes loin déjà de notre point de départ : nous longeons le coteau de Graville, ses jardins, ses taillis, ses élégants pavillons, ses délicieux cotages ; et voici que nous apparaît encadrée dans des bosquets d'arbres, sa vieille abbaye, austère et noble relique des siècles d'art et de croyance,

Cachant ses splendeurs désolées
Sous un manteau de giroflées.

Un vieux seigneur du moyen-âge l'édifia tout près de son château : cela lui était commode ; ce seigneur avait un nom, historique autant que son courage ; c'était Guillaume Mallet. Quand la sainte maison fut debout, il y établit des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin, et il écrivait en 1202 : « J'ai » pitié des pauvres chanoines que j'ai réunis dans » mon église de GRAVILLE. C'est pourquoi je leur » donne toutes les églises de mes domaines, tant en » ANGLETERRE qu'en NORMANDIE : j'entends que cette



Couveley d. H. Guesnu sc.

ANCIENNE ABBAYE DE GRAVILLE.

» aumône soit perpétuelle et qu'elle ne soit jamais
» révoquée par mes descendants. »

Le seigneur est mort, il y a de cela plus de six siècles; le château s'est écroulé au bruit de la trompette révolutionnaire, mais l'église est debout; le catholicisme est plus vivace que la féodalité.

C'étaient pourtant de grands et puissants seigneurs que les maîtres du château de GRAVILLE; l'un d'eux vendit, pour quelques livres tournois, au roi François Ier, le terrain sur lequel fut bâti LE HAVRE. Par une extension toute particulière du pouvoir temporel sur le domaine spirituel, les seigneurs de GRAVILLE, a dit un écrivain normand, exerçaient leur patronage par l'entremise des prieurs de l'abbaye sur sept autres paroisses, de sorte qu'on pouvait presque dire qu'ils étaient papes et rois sur leurs terres; puisque d'une part ils y pratiquaient la haute, moyenne et basse justice, et que, d'autre part, ils y commettaient des actes de pouvoir purement spirituels. Il était difficile d'avoir des priviléges plus étendus et plus glorieux.

Encore un mot sur cette abbaye ou prieuré dont je regrette vivement de ne pouvoir visiter avec vous la curieuse église. Sur cette terrasse, d'où le



La Croix du Cimetière de Graville.

point de vue panoramique est un des plus beaux du monde; où l'œil peut voir, à la teinte des eaux,

La Seine qui finit et la mer qui commence,

sur cette terrasse, le génovéfain Pingré, qui se dérobait la nuit aux solitudes du cloître, venait observer

les astres et préluder à la grande mission à laquelle il devait prendre part, longtemps avant l'époque où la révolution renversait les châteaux des seigneurs et déchirait le froc des moines (*). Ventenat, frère en religion de Pingré, autre habitant du prieuré de GRAVILLE, tenait au contraire ses yeux continuellement baissés vers la terre. La botanique était sa passion comme l'astronomie fut la passion de Pingré : il y avait d'autres passions encore dans l'ombre des monastères ; mais toutes ne conduisaient pas aussi directement à la célébrité. Le cimetière monumental de GRAVILLE

(*) Pingré, mort en 1796 à 84 ans, fit trois voyages pour essayer les montres marines de Ferdinand Berthoud et de Leroi. Il est auteur de la *Cométographie*, ou traité historique et théorique des comètes. Près de mourir, en guise d'oraison, il récitait une ode d'Horace, son poète favori.

Ventenat a publié une notice biographique sur son ancien camarade de couvent. Pendant la révolution, et à l'exemple de plusieurs génovéfains, Ventenat se maria, et l'empereur attacha en 1805, sur la poitrine du moine défroqué, l'étoile de la Légion-d'Honneur. Quoique Ventenat ait publié un grand nombre d'ouvrages sur la science qu'il affectionnait, le véritable cachet de son talent était la botanique descriptive.

renferme les tombes de Léon Buquet, un jeune poète havrais et de J.-B. Eyriès, le savant géographe.

Suivons toujours la ligne frangée du littoral et nous arrivons en face du Hoc, (Hoc en saxon signifie crochet), et c'est bien la forme de ce petit port où s'abritent de temps en temps quelques navires. Les constructions qui le bordent ont été élevées pour un lazaret; mais grâce à Dieu, et en dépit des vœux du gardien, la peste n'y est jamais entrée. Vers le milieu du XVIIe siècle, le *Rouen,* bâtiment de 700 tonneaux, et de 70 canons, le premier qui fût sorti des chantiers du HAVRE, en quittant le port manqua le vent par une fausse manœuvre et s'abîma dans les sables mouvants qui avoisinent le Hoc. Vingt années après le naufrage on voyait encore au-dessus des eaux de la Seine l'extrémité de son grand mât.

Mais quelle est devant nous cette aiguille de pierre dont l'extrémité se dessine sur le flanc d'un coteau grisâtre?

Écoutons le poëte : (*)

C'est le clocher d'HARFLEUR, qui tranche à l'horizon
La montagne aux longs flancs, tapissés de gazon,

(*) LÉON BUQUET (Normandie poétique).

Et qui fait rayonner, comme une lame nue,
Sa pointe de granit qui se perd dans la nue.
Eh bien! en ce moment, vous passez à côté
Du géant qu'en ces vers Delavigne a chanté :
« C'est le clocher d'*Harfleur*, debout pour vous apprendre
» Que l'Anglais l'a bâti, mais ne l'a su défendre. »
Sur la terre de FRANCE, enfant abandonné,
La victoire en effet au pays l'a donné,
Et quinze cents vaisseaux pour reprendre la ville
Ont bloqué vainement le golfe de GRAVILLE!
Mais à ses vieux remparts, détruits plus d'à moitié,
Vous n'avez accordé qu'un regard de pitié,
Et vous avez passé près de ces murs superbes
Sans voir sous leur manteau de broussailles et d'herbes
Ce qu'enferme d'honneur une vieille cité
Dont le nom dans l'histoire est noblement cité ;
Car la ville moderne, et pauvre et désolée,
De celle d'autrefois n'est plus qu'un mausolée,
La mer, dont ses fossés tenaient les flots captifs,
Y laisse à peine entrer quelques bateaux chétifs,
Et dans le sol boueux, creusé par la Lézarde,
L'intrépide vapeur à regret se hasarde...
De sa gloire effacée il reste un seul témoin,
L'église... et son portail sert de grenier à foin!

HARFLEUR hébergea François I[er] après la guerre des Flandres; la vieille cité, alors en pleine décadence, servit au vainqueur de Marignan un dîner dont les chroniques

locales nous ont conservé le menu et le prix. Il en coûta 35 livres 13 sous 11 deniers pour traiter le prince, ses barons, ses varlets et la *dame de ses pensées*. François Ier avait beaucoup de pensées pour les dames.

En telle occurrence les gens d'HARFLEUR faisaient assurément bon cœur contre mauvaise fortune ; car ; au lieu de creuser leur port, qui déjà s'envasait, et de le rendre accessible aux navigateurs, le roi de FRANCE venait de fonder à deux lieues de là le port et la ville du HAVRE, qui devait achever la ruine de ses amphytrions.

Mais HARFLEUR a des titres plus glorieux à l'admiration de la postérité et nous en citerons un seul. Pendant vingt ans la domination anglaise pesait sur le pays ; leur joug était devenu intolérable, à ce point qu'il ne fallait que la goutte d'eau pour faire déborder le vase : mais la goutte d'eau qui la versera ? Qui ? Attendez... Ce fut un paysan cauchois, un brave qu'on a dit gentilhomme pour voler au peuple sa gloire, suivant l'énergique expression de M. Viau, écrivain de haut mérite à qui nous allons laisser conter cette histoire toute nationale, qu'il sait si bien.

« Le Carnier quitta la faulx, prit l'épée et se mit à la tête d'un mouvement insurrectionnel auquel se joignit un autre brave, Jean de Grouchy qui, en trois

rencontres avait culbuté les Anglais et qui devait verser encore un peu de leur sang et mourir sur leurs cadavres : c'était sa tâche à lui et sa destinée.

» Quelques habitants que leur misère avait protégés contre la rapacité et les soupçons de Henri V, étaient restés en 1415 dans HARFLEUR : on les tolérait sur leur sol natal. Mais les bons et pauvres gens nourrissaient dans leur cœur ce saint amour de la patrie et la soif de venger leurs concitoyens, lâchement empoisonnés à CALAIS par le conquéreur. Ils entretenaient des intelligences avec les révoltés et les engageaient à s'approcher dans la nuit, tandis que le maréchal de Rieux tiendrait la campagne avec ses 4,000 chevaux. Puis, le 4 Novembre 1433, au point du jour, les sentinelles aperçurent du haut des remparts le faubourg de *Porte de l'Eure* enveloppé dans les flammes. Les Anglais sortirent à la hâte pour éteindre l'incendie : c'était leur dernier jour.... A ce signal se précipitent du haut des Caquets, Le Carnier et Jean de Grouchy avec les Cauchois. Les cent quatre conjurés de la ville se joignent à leurs libérateurs ; la *Brèque,* ouverte autrefois par Henri, est escaladée ; le massacre est affreux, le combat acharné ! Mais enfin la bannière anglaise tombe et Guillaume Viennois n'a plus à remmener dans leurs foyers que 400

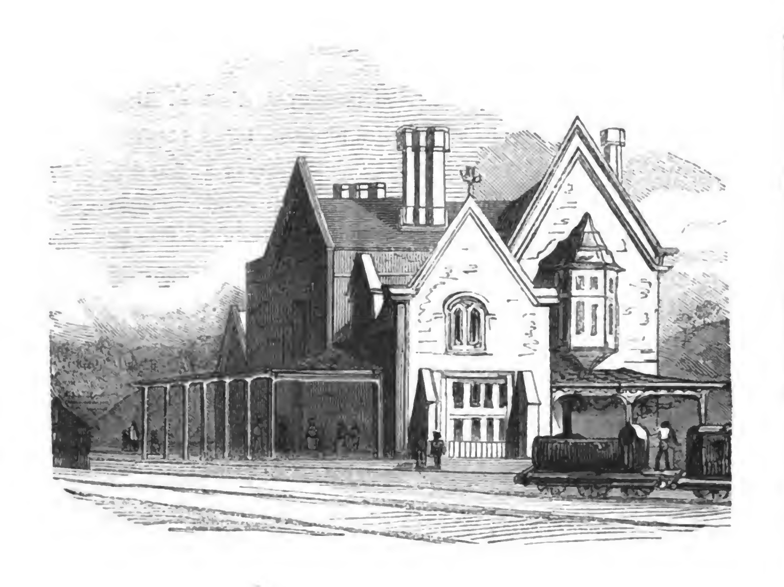
soldats dont les vainqueurs ont épargné la vie. Jean de Grouchy (*) que ceux de Caux nommaient leur père, et quarante de ses compagnons restèrent morts sur les murs reconquis : l'histoire dédaigneuse a laissé dans l'oubli le nom de ces hommes sans blason, car ils n'avaient rien à léguer aux moines, seuls chroniqueurs de ces temps-là; mais dans nos cœurs plébéiens ne périra jamais la mémoire des *Cent-quatre* : ils n'ont pas laissé d'autre nom! »

Cette narration nous a conduits à travers le premier tunnel du chemin qui passe sous la route royale au point culminant du viaduc de la Lézarde.

Là votre pensée cherche sans doute, en remontant le cours de cette rivière qui serait fleuve, puisqu'elle se jette dans la mer, n'était la brièveté de sa marche et le peu de volume de ses eaux, votre pensée cherche la vieille abbaye royale de MONTIVILLIERS qui se cache à l'extrémité du vallon dont votre œil fouille en vain les recoins, au milieu des splendeurs de ce paysage que les usines industrielles n'ont pas encore gâté ou embelli et qui déroule ici tout son luxe normand. Vous enviez ces bosquets ombreux qui descendent de la colline pour orner

(*) Un des aïeux du maréchal Grouchy qui vient de mourir.

ou protéger cette demeure si riante et d'un si bon style, dessinée sur le mamelon par une main exercée à dresser des palais pour les rois. C'était, il y a dix ans, le château de COLMOULINS, avec ses solives d'acajou, ses boiseries de citronniers. C'est aujourd'hui la *Villa-Viel ;* ce sera demain... Le nom ne fait rien à la chose, car *ipso facto* la chose est charmante.



PREMIÈRE STATION.

HARFLEUR.

Nous voici à la première station, ou mieux au premier relai; car avant de pénétrer dans la vallée de SAINT-LAURENT, qui s'ouvre devant nous, un supplément de force tractive nous est nécessaire. Aussi une loco-

motive de renfort est-elle sellée et bridée, et prête à recevoir son postillon. C'est que nous avons à franchir une pente de 8 millimètres, la plus exceptionnelle de toutes les pentes autorisées, et dont nous n'atteindrons le sommet que sur le plateau de SAINT-ROMAIN.

La faible distance qui sépare le débarcadère du HAVRE de la première station d'HARFLEUR a cela de remarquable, a-t-on dit, qu'indépendamment des sites pittoresques que traverse le chemin, il offre sur un très petit espace un spécimen complet et détaillé des divers travaux d'art auxquels donne lieu l'établissement d'un railway.

En partant du HAVRE, il parcourt successivement un long remblai, deux courbes très prononcées, franchit un tunnel, s'enfonce dans une profonde tranchée et passe sur deux viaducs pour arriver à la pente que gravissent en ce moment avec une si fringante prestesse, nos deux locomotives.

La station d'HARFLEUR est marquée par un groupe de constructions d'un effet pittoresque quoique les détails n'en soient pas d'un goût parfaitement irréprochable. Là commence l'entrée des vallées de GOURNAY et de ST-LAURENT soudées l'une à l'autre et qui appellent le pinceau d'un Téniers, d'un Ruysdall ou d'un Wissans.

La ligne suit le flanc du coteau méridional et l'œil plonge à l'aise sur cette Tempé normande, au milieu de laquelle serpente un petit ruisseau dont les ondes transparentes sont d'une limpidité qui défie le plus pur cristal. Sur le sommet du coteau parallèle à la voie ferrée s'étendent les bois d'Escures ; un parc délicieux aussi connu des habitants du Havre que les canards de Gournay qui s'ébattent dans les marais du vallon, et qui valent moins peut-être que la réputation que leur a faite un appétit exagéré. Gournay est le petit village qui se baigne dans la rivière de St-Laurent, qui vit de ses eaux, car ses eaux font mouvoir des moulins *faisant de blé farine*, style de notaire. Mollement étendue comme un serpent colossal au pied de la côte nord,

Dans la prairie
Verte et jolie,

une corderie à la mécanique, est venue se poser là ; l'industrie ne respecte rien, elle se plaît à gâter les plus beaux paysages ; elle plante où il lui plaît avec un sans-façon charmant ses longs tubes de briques d'où s'échappe une fumée qui ressemble un peu au souffle de ces harpies malfaisantes dont parle l'histoire fabuleuse. Sur le même côteau quelques fermes groupées

autour d'un clocher, c'est St-Martin du Manoir, avec son vieux castel, ses vieux ormes et sa vieille église toute bariolée d'armoiries. Sur la côte opposée, une délicieuse miniature de la Renaissance, autrefois le château, aujourd'hui la ferme de Bainvilliers, où coucha Henri IV, où se cacha Basnage : le roi qui abjura et le jurisconsulte protestant qui préféra l'exil à l'apostasie. Plus loin, sur la même ligne, un petit bois, et le château de M. le marquis d'Houdetot, château qu'on devine et qu'on ne voit pas. Mais quel est ce clocher d'ardoise dont la main pourrait saisir le coq à travers la portière du wagon? C'est St-Laurent-de-Brève-Dent (de Courte-Dent) : ce clocher est soutenu par quatre ogives qui s'appuient sur des colonnes romanes, ornées, style des archéologues, de feuilles plates, de têtes et de coffins.

C'est une construction du treizième siècle, époque à laquelle se manifesta en Normandie cette grande croisade monumentale qui peupla cette province jusque dans ses plus petits villages de tant de merveilles architectoniques. Partout l'invasion anglaise et brutale a renversé en partie ce que l'art chrétien avait élevé avec tant de zèle et d'amour : les guerres civiles et religieuses ont continué l'œuvre de

destruction. Ce clocher est à peu près tout ce qui reste de l'ancienne église édifiée par Galeran, curé de cette paroisse et doyen de la cathédrale de ROUEN sous l'archevêque Hugues d'Amiens.

Tout près de ce temple que les Anglais de 1415 ont à demi ruiné, s'étend le railway dressé par les Anglais de 1845 : car l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, les trois royaumes *unis* ont envoyé des milliers de leurs enfants sur le sol français pour nous *enseigner*, disaient-ils, *l'art de dresser des chemins de fer*. Ce sont eux qui ont semé des cailloux sur cette voie et de petits anglais dans ces vallées, dont les bruyantes locomotives sont venues troubler les calmes et belles solitudes.

Presque sur le seuil de ce temple rustique on voit sourdre la petite rivière de ST-LAURENT qui se perd dans la Lézarde près d'HARFLEUR. Ici les eaux du baptême qui ôtent les souillures originelles, à quelques pas les eaux fécondantes du ruisseau qui se sont mises, dès leur source même, au service de l'industrie.



En longeant le coteau du nord jusqu'à l'extrémité du vallon on arrive à une délicieuse maison de campagne qui en occupe le point culminant : murs blancs ou à peu près, contrevents verts tout-à-fait à la Jean-Jacques : cela s'appelle le Petit Château par opposition sans doute avec l'ancien château seigneurial qui trône orgueilleusement encore sur le revers de la colline qui y fait face. Le petit château est la propriété de M. Fort-Meu du Havre, négociant-poëte ; on dirait

ailleurs poëte et négociant : mais ici le commerce des marchandises a le pas, en matière de considération, sur le commerce des muses. Le premier est toujours une affaire, l'autre n'est souvent qu'un délassement; quelquefois ce n'est qu'un ridicule aux yeux du profane vulgaire.

En quittant, à regret, cette belle vallée, nous faisons divorce avec les paysages accidentés, avec les eaux murmurantes, avec les vertes prairies et les collines aux suaves contours, car nous avons atteint le plateau du GRAND-CAUX et laissant à gauche les villages d'ETAINHUS et de SENNEVILLE, nous arrivons à la

DEUXIÈME STATION.

ST-ROMAIN.

Le bourg qui donne à cette station le nom qu'elle a reçu est hors de portée de vue ; sa distance du Chemin de Fer est de 4 kilomètres. Il semble qu'on ait voulu offrir à ce chef-lieu de canton, en affectant ce nom à ce point de repos, une compensation pour ce que la voie nouvelle fait perdre à ST-ROMAIN. En mettant en

non-valeur la route royale qui le touche, on ôte à ses auberges les lucratives couchées de ses rouliers, à ses laboureurs le bénéfice de la vente de leurs avoines réputées les meilleures du pays. Enfin il reçoit un titre en échange de produits riches, palpables, lucratifs; c'est assez dire qu'on lui fait acheter un peu bien cher une *savonnette à vilain.*

Cette causerie nous a conduits en pleine culture cauchoise: ça et là de belles terres de labour, des fermes à demi cachées au milieu de cours plantées de pommiers, de poiriers, encadrées par des fossés du sommet desquels surgissent des ormes à la taille élancée, par suite des ébranchements périodiques qu'on leur fait subir. Les arbres défendent la cour contre les grands vents et protégent de leur ombre les bestiaux du fermier paissant l'herbe succulente de ces cours. En Normandie on donne à cet ensemble intelligent et raisonné le nom de *masure*, sans doute parce que rien ne ressemble moins à la chose que le mot qu'on lui inflige. Loin de rappeler l'idée d'un édifice en ruine les bâtiments d'exploitation de ces fermes sont des constructions d'un aspect agréable; elles sont parfaitement appropriées à leur destination et peuvent servir de modèle à celles des autres provinces de France. Sous un toit de chaume

ou d'ardoise, elles abritent des hommes laborieux, économes, d'un sens droit et qui valent mieux que la réputation que leur ont faite de vieux et surannés dictons. Dans ces fermes on trouve souvent le confortable, et toujours le luxe d'une propreté recherchée.

Un voyageur anglais, Arthur Young, a dit, par calcul ou par ignorance, beaucoup de bien de ces champs et beaucoup de mal à propos du mode de culture dont ils sont l'objet. La raison et le temps ont fait justice des observations désobligeantes ou légères de ce voyageur agricole. A la vue des belles plaines que nous avons sous les yeux il s'est écrié avec l'expression d'une commisération dédaigneuse : « Tout ce pays est meilleur que la manière dont il est cultivé, et son misérable aspect indique assez quel pitoyable système d'agriculture est suivi dans ces campagnes, système *exécrable !* Le pays de Caux qui possède un des meilleurs sols du monde avec des manufactures dans chaque chaumière, offre une série continuelle de mauvaises herbes, d'ordures et de misère. » Cela s'écrivait il y a quelque temps déjà ; mais alors c'était une vaniteuse contre-vérité, comme aujourd'hui c'est un mensonge. Le pays de Caux pouvait à cette époque, comme il le peut en ce moment encore, montrer ses cultures à ses

amis et à ses ennemis... Mais toujours faut-il que ces ennemis n'aient pas la vue trop courte, l'esprit trop prévenu, ni la conscience trop large!

TROISIÈME STATION.

BEUZEVILLE.

BEUZEVILLE est une petite commune à qui la fertilité de son territoire a fait ajouter le surnom de Grenier, BEUZEVILLE-LE-GRENIER. Les gens du pays, qui ont plus de déférence pour l'usage que pour la grammaire, s'obstinent à dire *la* Grenier. Tout près de là passe, à cheval sur la voie que nous suivons, la route qui conduit, par BOLBEC et GODERVILLE, de LILLEBONNE au port de FÉCAMP; ce chemin s'écarte peu dans son tracé et dans son parcours d'une de ces nombreuses voies romaines qui sillonnent le pays de CAUX et dont le pavage en dalles reparaît encore de distance en distance, quoique plus de seize siècles se soient écoulés depuis leur établissement primitif. Qui sait si les traces de notre chemin de fer ne seront pas à leur tour l'objet des investigations des archéologues de 2847! C'est au point où nous sommes parvenus que se rendent les convois qui transportent

en omnibus les voyageurs du chemin de fer à cette ville de BOLBEC bien digne de trouver ici un souvenir en dépit de l'infidélité obligée du railway qui s'amuse à décrire une ligne courbe depuis SENNEVILLE jusqu'à NOINTOT, ce village dont vous apercevez d'ici le clocher, et où nous ferons une courte halte.

BOLBEC est à trois kilomètres de la station de BEUZEVILLE. C'est un chef-lieu de canton et d'arrondissement électoral ; la ville s'étend au milieu de quatre vallées arrosées par un ruisseau qui en est le Pactole, entourée des châteaux des princes de l'industrie, comme elle le fut il y a 800 ans des féodales demeures des compagnons de Guillaume-le-Conquérant. Des anciens seigneurs de BOLBEC descendent les branches de ces maisons historiques des Longueville et des comtes de Buckingham. Il y a de cela un peu plus de sept siècles, il prit fantaisie au Bâtard, comme on l'appelait alors sans que ce nom l'offensât, puisque lui-même le signait au bas de ses actes, de s'emparer de l'ANGLETERRE, par droit d'hérédité, c'était le prétexte. Mais pour ce faire il lui fallait de l'argent et des hommes, ou de l'argent pour les hommes, car alors des milliers de bras nobles et oisifs s'offraient volontiers à qui pouvait les payer. Guillaume assembla dans son château ducal de LILLE-

BONNE à deux lieues de BOLBEC tous ses grands vassaux et aussi quelques petits, mais des plus huppés et des plus riches. Dans cette réunion, le seigneur de BOLBEC Fits-Osbert, une des illustrations de la conquête, voyant qu'on avait beaucoup parlé sans résultat métallique, ce qui ne faisait pas les affaires de Guillaume, imagina une ruse oratoire sur laquelle il comptait beaucoup pour arriver directement au but. « Je ne crois pas, dit-il en s'adressant d'abord au duc, qu'il y ait au monde des hommes plus zélés que ceux-ci : vous savez les aides qu'ils vous ont fournis, eh bien! sire, ils veulent faire encore davantage. — Eh non! s'écrièrent à la fois tous les assistants; nous ne vous avons point chargé d'une telle réponse, nous n'avons pas dit cela; cela ne sera pas. Que le duc ait affaire dans son pays et nous le servirons comme cela lui est dû; mais nous ne sommes pas tenus à conquérir le pays d'autrui; d'ailleurs, si nous le suivions outre mer il en ferait un droit et une coutume pour l'avenir; il en grèverait nos enfants et cela ne sera pas. » — Et pourtant cela fut. — L'adroit Guillaume gagna un à un tous ces récalcitrants qui, en corps, avaient répondu par un refus formel à ses propositions. — La conquête eut lieu, elle fut prompte, rapide, étonnante et glorieuse.

Ce fut un chevalier du pays de Caux nommé Toustain qui porta l'étendard de Guillaume à cette bataille d'Hastings qui soumit l'Angleterre au duc de Normandie.

Le dernier seigneur de Bolbec fut le duc de Charost, maire du 6e arrondissement de Paris, mort sur l'échafaud quelques jours avant la chute de Robespierre. Le duc de Charost était entré franchement, et l'un des premiers, dans les vues réformatrices de 1789. Les révolutions sont comme les torrents qui déracinent les bons et les mauvais arbres.

Mais, assez du passé ; un mot du présent. Bolbec est un petit Manchester : les produits de l'industrie dont cette ville est le centre, industrie qui consiste en filatures, apprêts de tissus, tissage, fabriques d'indienne, tanneries ; ces produits représentaient, il y a quelques années, une valeur annuelle de près de vingt-six millions de fr. et cette industrie n'occupait pas moins de 18,000 ouvriers ! Trois incendies en 1676, 1696 et 1765 firent de cette ville un monceau de cendres ; le dernier, le plus terrible de tous, ne laissa que dix maisons intactes : elle est sortie de ces ruines victorieuse et sans faillites ! Une église, un temple protestant, de belles halles, un hôpital, une salle de spectacle, une

bibliothèque, composent l'ensemble de ses monuments publics : halles, hospice, bibliothèque, théâtre, BOLBEC doit tout à la libéralité d'un de ses citoyens, son maire actuel, M. Fauquet. Deux statues de marbre blanc, apportées de MARLY à l'époque de la dévastation des résidences royales, décorent ses fontaines.

BOLBEC est la patrie du général de division Ruffin, frappé d'un coup de biscaïen devant CADIX dans la plaine de CHICLANA, et mort des suites de sa blessure et du chagrin de sa captivité à bord du vaisseau anglais le *Gorgon*, le 15 Mai 1811. Le lendemain de la victoire de FRIEDLAND le duc de Montebello présenta le général Ruffin à l'empereur : voici, dit le duc à Napoléon, le plus vaillant de vos généraux ; à FRIEDLAND il s'est battu comme un lion et s'est couvert de gloire !

La dépouille mortelle de RUFFIN, qui reposait en ANGLETERRE dans le cimetière d'une modeste chapelle, fut rendue en 1845 à la FRANCE, débarquée au HAVRE, et transportée à BOLBEC escortée par la population des villes qui se trouvaient sur le passage du cortége. — BOLBEC élève une statue au plus brave de ses enfants.

QUATRIÈME STATION.

NOINTOT.

Voici un des plus gigantesques monuments d'art qui marquent le passage du chemin de fer à travers le sol cauchois; c'est le viaduc de MIRVILLE, dont on a médit beaucoup d'abord; mais qui, nous l'espérons bien, aura pour devise le fameux *sicut rupes immota resistit* que nous traduirons par : inébranlable comme le roc. C'est un pont magnifique sur un tout petit ruisseau : 520 mètres de long 48 arches de 32 mètres 50 centimètres de hauteur depuis les rails jusqu'à ce petit filet d'eau qui serpente dans la vallée. Le viaduc de MIRVILLE est tracé sur une courbe à l'une de ses extrémités, et, parvenus à ce point, par une mesure de prudence qui témoigne de la sollicitude de l'administration, les convois diminuent de vitesse et ne reprennent la célérité de leur marche qu'après l'avoir franchi. Le paysage de la vallée n'a rien de remarquable, il en est ainsi du vieux château de ce nom qui semble endormi au bord de son étang.

NOINTOT est la station la plus rapprochée de BOLBEC. Tout près de là est un autre château moderne en-



Couveley d. — E. Guérin sc.

VIADUC DE MIRVILLE.

uré de beaux sapins du Canada et greffé sur un ma-
ɪir féodal, le château de Raffetot. Plus rapproché de
ɪus un troisième château. — La NORMANDIE est la terre
s châteaux et des églises. — Le château de Baclair, dé-
;né assez généralement sous le nom de château de
ɪINTOT. On en fit, pendant les jours les plus ora-
ɪx de la révolution française, une succursale des
isons du HAVRE et de MONTIVILLIERS. Un arrêté du
ɔrésentant du peuple Siblot, en mission au HAVRE
30 pluviose an II, est ainsi conçu : « Vu la lettre
maire de BOLBEC portant qu'il n'y a dans cette com-
ıne aucune maison *assez spacieuse* pour contenir
ıs les détenus de la commune du HAVRE pour cause
ıcivisme, arrête que des mesures seront prises pour
; transférer à NOINTOT à trois quarts de lieue de
ILBEC dans le ci-devant château de la citoyenne Mon-
ıt. »

Les représentants du peuple Delacroix et Legen-
e firent réincarcérer à NOINTOT tous les Anglais rési-
nt au HAVRE que cette commune avait mis en li-
rté. — Ces pauvres Anglais étaient sans cesse re-
tés, repris, réemprisonnés, suivant que les relations
ı la république avec leur gouvernement étaient plus
ı moins pacifiques.

Le 15 octobre 1792 il était arrivé de Londres au Havre six canons avec leurs affûts, un baril de mitraille et un baril de boulets adressés à Pétion, président de la Convention nationale à Paris, par un Anglais nommé John. Sa lettre d'expédition dont copie existe aux archives du Havre se termine ainsi :

« Je vous fais cet envoi pour servir à la défense de Paris et à l'accomplissement du grand-œuvre entrepris par la Convention nationale ; vous me renverrez seulement les canons quand vous n'en aurez plus besoin. »

L'anglais John voyant qu'on ne lui renvoyait pas ses canons, était venu en France pour s'assurer de l'usage qu'on pouvait en faire; il avait suivi le même itinéraire que son artillerie, c'est-à-dire qu'il était débarqué au Havre, mais précisément à l'époque où l'arrêté des représentants était en vigueur. M. John fut donc soumis, comme ses compatriotes, à l'incarcération. Bientôt, sur un ordre émané de Paris, il fut rendu à la liberté et reprit immédiatement la route de Londres sans vouloir pousser plus loin en France ses investigations, dans la crainte de trouver encore, chemin faisant, un autre château de Nointot. Quant au citoyen Montaut, propriétaire de cette belle résidence, la ré-

volution lui ôta le titre de Marquis, mais l'empereur par compensation lui donna la clé de chambellan.

NOINTOT a des eaux minérales froides, ocreuses et d'une saveur vitriolique ; elles opéraient jadis des guérisons merveilleuses, mais la source en avait été bouchée. Elle a été réouverte, il y a quelques années, sur la demande du docteur Bailleul. Ces eaux reçoivent aujourd'hui une heureuse application dans certaines affections morbides.

CINQUIÈME STATION.

ALVIMARE.

De BOLBEC à YVETOT, nous trouverons une infinité de communes en *tot* et d'abord YVETOT. Suivant les étymologistes, Yvetot ne signifie autre chose que la masure ou la ferme d'Yves, origine un peu rustique pour la capitale d'un royaume (1). Non loin du château de

(1) *Tot* en langage teutonique, dit Toussaint-Duplessis, désigne la place où est un bâtiment d'exploitation rurale, ce qu'on spécifie encore aujourd'hui, en Normandie, ainsi que nous l'avons rapporté, sous le nom de *Masure*.

RAFFETOT, nous trouvons LINTOT qui vit naître Isaac de Larrey ; le château de BENNETOT, patrie de l'abbé Vertot ; nous avons passé le Parc D'ANXTOT, HOUQUETOT et nous courons sur LOUVETOT et ECTOT.

Un souvenir à BOLLEVILLE, une petite commune tout près de nous. BOLLEVILLE se mit, en 93, en état de révolte ouverte contre l'ordre de choses de cette époque et fit prisonnière la gendarmerie de BOLBEC, laquelle fut délivrée par la garde nationale de cette ville :

« Citoyens, s'écria un membre fougueux de la société populaire bolbécaise, dans l'enthousiasme chaleureux du glorieux fait d'armes de la reprise des bons gendarmes, je vote pour que la commune de BOLLEVILLE soit supprimée et je propose d'élever, sur le bord de la grande route, un poteau sur lequel sera placée l'inscription suivante :

« BOLLEVILLE fut rebelle aux lois, et, pour ce,
BOLLEVILLE n'est plus parois-se. »

Un éclat de rire homérique fit justice de cette proposition si peu poétiquement républicaine.

ALVIMARE, où nous arrivons, est à moitié chemin de NOINTOT à YVETOT. A quelque distance de cette sta-

tion, se trouve ALLOUVILLE, dont un phénomène végétal a perpétué la réputation. C'est un chêne, sept à huit fois séculaire, dont le temps a rongé le cœur, au centre duquel un curé a installé une chapelle. On dit la messe dans l'intérieur de cet arbre, dont le tronc n'a pas moins d'onze mètres de circonférence.

Le chêne d'ALLOUVILLE n'a de rival en Normandie qu'un sien confrère en grosseur qui, depuis huit à neuf siècles, habite la forêt de Cerisy (Calvados). Ce nestor végétal est connu sous le nom de la *Vieille Chênesse*. Il a neuf mètres de circonférence à sa base. Il est comme celui d'ALLOUVILLE presque entièrement creux, bien qu'il soit couronné de verdure. Dans l'intérieur de cet arbre vénérable on a construit en pierre de taille une chapelle dans laquelle seize personnes peuvent se tenir agenouillées. Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, on y célèbre l'office divin, auquel succède une fête champêtre qui attire sous l'ombrage de la Vieille Chênesse toute la population du voisinage.

Le paysage est d'une monotonie de richesse qui serait fatigante à voir sans la rapidité avec laquelle la locomotive nous emporte à travers ces fertiles campagnes. — Toujours des cours avec leurs grands ormes : çà et là, dans les champs, des pommiers dont la vue

est aussi peu réjouissante que celle des oliviers provençaux. Encore si, à travers les clairières de ces cours, on voyait sortir quelques unes de ces fraîches



et coquettes Cauchoises, aussi vermeilles que leurs pommes? Cette distraction en vaudrait une autre; mais

hélas, il n'y a plus de Cauchoises. C'est-à-dire, entendons-nous, plus de ces femmes au riche et splendide bonnet, qui donnait à toute leur personne une sorte de majesté qui s'en est allée avec la coiffure du XIVe siècle. Il y a moins de vingt ans, elles étaient belles encore, nos gracieuses Bolbécaises. Aujourd'hui elles ne sont plus que jolies. Cette beauté d'emprunt a disparu avec le bonnet à longues barbes, édifice de dentelles, de lames d'or et de pierreries qui faisait dire, avec quelque raison, que les filles de nos fermiers portaient leur dot sur leur tête, car il y avait de ces coiffures qui coûtaient dix mille francs. Tout cela est devenu, comme tant d'autres choses, de l'histoire ancienne. La mode, jalouse, frappa en vain, pendant quatre cents ans, à la porte de nos gentilles paysannes, sans obtenir la moindre infidélité à des habitudes traditionnelles ; mais enfin la mode eut son jour de triomphe ; persévérante, elle détrôna le bonnet gigantesque qu'elle a remplacé par le petit bonnet rond ; ce jour-là la taille de nos Cauchoises s'est raccourcie d'une demi-coudée !

Le pays de Caux a perdu, outre ses bonnets isabeau, son vieux patois normand, monnaie fruste, dont à peine on retrouve les traces, et qui avait bien aussi originellement sa grâce naïve ; cependant il se

parle encore dans quelques communes éloignées des villes ; mais avant un demi siècle il n'en sera plus question. La fable des *Animaux malades de la peste* a été travestie, par un amateur, en langage cauchois. Nous citerons seulement la confession de la bourrique :

La bourrique, à sen tou, dit : Mai, je me rappelle
Qu'en passant un jour dan un prai,
Crevant d'faim, l'occasion, l'herbe jeune et nouvelle
Qui qu'en sait, queuq'démon étou qui m'y a poussai,
Jai paissu dans su prai gros comm' ma langue à peine :
J'sieux franche, et j'dai conveni que j'nen avais brin l'drait.
Aussitôt no criit : Tapons su çu baudet!
Un loup, un ptieu chican, prouvit sans s'donné d'ma,
Qui fallait escofié çu maudit anima
Maquer l'herbe d'un autre, y a t'y rien d'pu indigne!
No li prouvit tout d'suit' qu'il n'y avait point lieu
Autrement q'par sa mort d'appaisai le bon Dieu,
Et d's'appraité à cha no li fit bien vite signe.

Suivant que vo sé riche o bien qu'vo sé manant
Lè jugement dè cours vos rendront nè o blanc.

Avec le costume moyen-âge se sont perdues les habitudes processives de la population cauchoise. La législation impériale, en la soustrayant aux vieilles coutumes locales si enracinées, l'a ramenée à cette

unité qui a mis un terme à cet amour inné de la chicane, si tenace chez elle, disait le chancelier d'Aguesseau, qu'un changement de religion serait peut-être plus aisé à introduire en Normandie qu'un changement de jurisprudence. Aussi que de brocards ont valu de la part de leurs voisins à ces plaideurs, jusqu'alors incorrigibles, cet acharnement à plaider à tort et à travers pour la moindre vétille. Brocards en prose, brocards en rimes; on ferait un gros volume de ces milliers d'épigrammes à bout portant dont ils ont été l'objet depuis huit siècles, car ce fut un grief des Anglais vaincus par Guillaume, contre leurs vainqueurs. En voici un petit échantillon en vers :

Or, écoutez, petits et grands,
Le catéchisme des Normands :
Peuple connu dans notre France,
Par la chicane et la potence ;
C'est la double inclination
De cette noble nation.

Et tous ces mauvais dictons : Les Normands naissent les doigts crochus. En Normandie, si l'on jette un nouveau-né contre une glace il trouvera moyen de s'y accrocher.

Les Normands naissent avec un grain de chenevis dans une main et un gland dans l'autre : le gland devient chêne, on en fait une potence ; le chenevis fournit la corde.

Des lois ont été faites pour réprimer cette humeur chicanière. Un passage de la charte de Philippe-Auguste, charte dite de ROUEN, de FALAISE et de PONT-AUDEMER, porte ce qui suit : « Lorsqu'une femme sera convaincue d'être processive ou médisante, on l'attachera sous les aisselles avec une corde et on la plongera trois fois dans l'eau. »

Le remède était violent et « *souventes fois on l'appliqua*, » dit un chroniqueur. Le paysan cauchois passe encore, de nos jours, pour être *madré* et fin matois ; il a toujours eu beaucoup de finesse et de présence d'esprit.

On raconte (*) qu'un des gens des derniers seigneurs de BOLBEC vint un jour se plaindre à lui d'avoir été frappé par un de ses vassaux. Aussitôt, monseigneur de Fontaine-Martel fit comparaître le paysan et lui demanda s'il était bien vrai qu'il lui eût manqué de

(*) BOLBEC, par M. Collen-Castaigne.

respect à ce point : « Il est vrai, Monseigneur, j'ai frappé ; mais, à ma place, vous en eussiez fait autant ; et je suis tellement indigné de ce que cet homme s'est permis de faire que je serais prêt à recommencer ! Le croiriez-vous, Monseigneur, ce vilain me parlait de vous sans se découvrir : vous voyez bien maintenant qu'il y a plus de sa faute que de la mienne dans cette affaire, et que c'est le respect que je porte à votre personne qui m'a conduit à cette action, non préméditée, et pour laquelle je réclame mon pardon. » Le seigneur ne put s'empêcher de rire de cette rubrique du paysan, et lui accorda, sans balancer, l'absolution qu'il lui demandait.

SIXIÈME STATION.

YVETOT.

Depuis quelques minutes nous cheminons sur les terres de l'ex-royaume d'Yvetot, près de la capitale duquel nous passons en ce moment. Singulier royaume qui n'avait pas de provinces et dont la capitale ne portait pas de titre plus pompeux que celui de Bourg :

aussi la muse un peu moqueuse de Béranger avait-elle quelque raison de dire :

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire :

Le royaume d'Yvetot, si royaume il y eut, était alors à la France ce que la petite république de St-Marin est encore à la confédération helvétique. Royaume et république en miniature. St-Marin eut un jour la velléité de faire la conquête d'un moulin et mal lui en prit : un des rois d'Yvetot ne fut guère plus heureux quand il lui passa par la tête une idée belligérante, et pourquoi ? c'est que la victoire ne reste guère qu'aux plus gros bataillons.

Quelle fut l'origine du plus pacifique et du plus infiniment petit des royaumes? c'est une question à laquelle il n'est pas aisé de répondre. Si l'on en croit une moderne histoire locale les premiers temps de la dynastie yvetotaise seraient fort obscurs. La tradition la fait remonter cette origine presqu'à la fondation de la monarchie française : elle dramatise ainsi le fait dont le début ressemble à un conte de fée.

« Il y avait autrefois un seigneur normand, ou mieux un seigneur neustrien appelé Gauthier, se qualifiant de seigneur d'Yvetot : c'était un homme très hautain, malgré le peu d'importance de sa seigneurie. Un jour Gauthier se rendit, mais involontairement, ajoute la tradition, coupable d'une offense grave envers Clotaire, fils de Clovis. On lui infligea pour ce crime de lèse-majesté la peine du bannissement. Gauthier, dans l'espoir d'obtenir son pardon, fut se jeter aux pieds du roi au moment où celui-ci faisait sa prière, le vendredi-saint, devant le maître autel de l'église de Soissons. Mais, ni la sainteté du lieu, ni le souvenir de la mort du rédempteur ne vinrent en aide au seigneur d'Yvetot. Clotaire ne l'eût pas plus tôt aperçu, que se remémorant l'offense, il se leva, tira son épée et la plongea tout entière dans le corps de son vassal. A peine eut-il commis cette action sacrilége que le remords s'empara du roi, et, voulant que l'expiation égalât s'il se pouvait l'énormité du crime, il créa *rois* d'Yvetot les héritiers de sa victime! »

C'était royalement se laver d'un lâche assassinat. Mais voilà que l'histoire, donnant un démenti à la tradition et au premier écrivain qui l'a relatée pour un fait authentique, accuse l'une et l'autre d'avoir inventé

le meurtre dont on a gratuitement chargé la mémoire de Clotaire, et par suite imaginé la création de ce prétendu royaume.

Après la tradition, reconnue menteuse, vient la vérité historique, incontestable, laquelle puisée à la source des annales du pays, s'exprime à peu près en ces termes :

« Le premier seigneur de cette terre qui affecta la royauté s'appelait Jean : il prit en 1381 le titre de sire d'Yvetot, *par la grâce de Dieu*, et se qualifia tantôt de roi, tantôt de prince. Un arrêt de l'échiquier de Rouen, de 1392, donne le titre de roi au seigneur d'Yvetot. Martin, l'héritier de Jean premier, fit comme Marlbrough, il s'en alla en guerre, de son franc vouloir, disent les chroniques; il accompagna Charles VI en Flandre, où, après avoir dissipé dans de trop royales profusions la valeur de son royaume, il le vendit pour 14,000 écus d'or à Pierre de Vilaine, chambellan du roi. Ainsi finit la première dynastie des Jean et commença celle des Vilaine. »

Un autre roi d'Yvetot, Martin du Bellay, ne voulut pas, à l'exemple de la plupart de ses prédécesseurs, s'endormir sans gloire : il cueillit quelques lauriers.... littéraires, pour s'en faire une couronne, et

composa plusieurs mémoires sur les événements remarquables du règne de François Ier et de Henri II. Ce n'était pas un roi fainéant.

Pour en finir le plus vite possible avec ces dynasties, ajoutons que le dernier prince d'YVETOT fut Camille III, d'Ablon, lequel visait, comme Martin du Bellay, au titre de littérateur : on ajoute même qu'il était un peu poète, sans doute à la façon de Barbari. Camille III fit construire dans sa capitale une halle aux blés sur le frontispice de laquelle on lit encore aujourd'hui :

GENTIUM COMMODO
CAMILLUS III.
M DCC LXXX VI.

Nous avons voulu visiter son palais, écrivait en 1788, un spirituel voyageur ; mais nous n'avons vu qu'une vieille masure en ruines, habitée par des chouettes et des hiboux. Satisfait d'en avoir fait rapidement le tour j'ai écrit sur la porte :

Honneur de la riche Neustrie
Dans son antique seigneurie
Sans portes, sans volets, sans vitres, sans châssis,
Sur tous les toits par les ans découverte
Le roi d'Ablon à votre avis
Ne tient-il pas maison ouverte ?

Du haut de son donjon le souverain pouvait voir si l'ennemi n'avait pas envahi sa frontière et avec un porte-voix il lui était facile de dicter des lois à tous ses sujets, cela nous rappelle ce vers du roi de Cocagne :

Cet empire s'étend une lieue à la ronde !

Le comte d'Ablon préférait le séjour de FRANCONVILLE à son louvre cauchois : il y jouissait de la société du comte de Tressan, et, dans ses jardins ou dans sa maison il n'était aucun lieu qui ne fût consacré au souvenir d'un grand homme, aux arts ou à un sentiment pur du cœur. « On sait, a dit Duplessis, que Jean de Bailleul, roi d'ÉCOSSE détrôné, vint finir ses jours dans ses terres de NORMANDIE, après avoir été élargi des prisons d'ANGLETERRE au commencement du XIVe siècle ; YVETOT ne lui aurait-il pas appartenu soit par héritage, soit par succession ou autrement ?... Il suffirait que Jean de Bailleul eût fait son séjour à YVETOT pendant quelque temps pour qu'on l'eût appelé par dérision le roi d'YVETOT. Ce Jean de Bailleul était tombé dans le mépris du peuple et il n'en fallait pas davantage pour donner lieu à un pareil sobriquet. »

Si les seigneurs d'YVETOT n'étaient pas rois de droit on peut dire qu'ils l'étaient presque de fait. La

terre dont ils étaient les maîtres et qu'ils gouvernaient selon leur bon plaisir, jouissait de grandes immunités et d'excessifs priviléges, confirmés par presque tous les rois de France : ils étaient exempts de la foi et hommage; ils exerçaient la haute justice en dernier ressort, et leur budget, article recette, s'élevait année commune, dans les derniers temps de l'exercice de leur souveraineté, à 40,000 livres de revenu :

On a dit des prétendus rois d'Yvetot qu'ils battaient monnaie sur la semelle de leurs souliers : c'est que dans ce petit royaume tout se faisait plus économiquement et autrement qu'ailleurs; leurs pièces de monnaie courante se composaient d'une petite rondelle de cuir au centre de laquelle était adapté un clou d'argent, d'or ou de fer. D'autres monnaies conservées dans le cabinet de quelques curieux sont un grossier alliage de cuivre et d'étain représentant le roi d'Yvetot, vêtu d'une espèce de blouse et portant les cheveux longs; sur le revers on lit : *Sit nomen Domini benedictum. 1414.*

Au temps de la ligue, Henri IV guerroyant en Normandie et forcé sans doute de cacher sa marche à un parti ennemi, se blottit avec plusieurs gentilshommes de sa suite dans un moulin de la dépendance d'Yvetot :

« Ventre-saint-gris », dit le Béarnais, à qui sa mésaventure n'ôtait rien en cette circonstance de sa joyeuse humeur, « Si j'ai le malheur de perdre le royaume de France, je suis au moins assuré d'avoir celui d'YVETOT. »

Lors du couronnement de la reine Marie de Médicis dans l'Abbaye royale de St-Denis, le roi de France dit aussi sérieusement peut-être que Henri IV, en s'adressant au grand maître des cérémonies qui avait omis de réserver une place pour ce Martin du Bellay dont nous avons parlé plus haut : « Je veux que l'on donne une place honorable à mon petit roi d'YVETOT, selon la qualité et le rang qu'il doit tenir. »

Deux siècles plus tard, les habitants de ce placide royaume avaient tellement perdu l'habitude de regarder en face une tête couronnée, qu'ils perdaient volontiers contenance devant une majesté, et voici ce qui advint à l'un d'eux à l'occasion du passage de Napoléon I[er] sur les terres de Camille III. Le président du tribunal civil avait étudié une petite harangue qu'il avait pris *in petto* la ferme résolution de faire ouïr à l'empereur ; mais toute la fermeté du magistrat s'évanouit en présence du grand homme. Pétrifié par le regard du maître, il perdit contenance et resta muet. L'empereur se vengea impitoyablement de ce mutisme

par cette épigramme lancée pourtant avec un sourire de bon augure. « Je vois que vous êtes un excellent normand, dit-il au président stupéfait, en lui frappant sur l'épaule, car vous savez manquer de parole. » Ce compliment impérial flatta médiocrement l'honorable assistance.

YVETOT a oublié ses splendeurs passées et sa gloire éclipsée, si gloire et splendeur il y eût. C'est une petite ville, laborieuse et paisible, dont la majorité des habitants gagne sa vie à la sueur de son front. YVETOT n'a rien à montrer au voyageur qui puisse exciter sa curiosité, si ce n'est le bon exemple d'une vie douce et calme, et un séminaire moderne où une centaine de jeunes gens se livrent aux études théologiques.

L'arrondissement d'YVETOT occupe au tissage des étoffes (croisés et calicots) et au filage, environ 12,000 ouvriers. Il ne manque à cette ville qu'un ruisseau d'eau courante pour qu'elle égale BOLBEC en activité industrielle.

SEPTIÈME STATION.

MOTTEVILLE.

A travers de beaux et grands arbres se dessine pittoresquement la station de MOTTEVILLE. Ces arbres appartiennent au parc de M. Germiny, au milieu duquel parc la station est établie. C'est une délicieuse oasis qui délasse les yeux de la monotonie obligée des cultures cauchoises.

Sous ces frais ombrages ont été pensées et écrites peut-être quelques-unes des pages des *Mémoires* publiés par Françoise Berthault, sous son nom de Comtesse de Motteville. L'auteur de ces Souvenirs, un peu trop apologétiques peut-être, était attachée à la personne d'Anne d'Autriche : la vie de cette princesse y est décrite dans toutes ses phases avec un grand talent d'observation, et le style en est souvent élevé, presque toujours pur. Il y a quelques épisodes racontés avec une grâce charmante et qui ont fondé solidement la réputation littéraire de l'écrivain.

A quelque distance d'YVETOT nous avons quitté le pays de CAUX pour entrer dans cette ancienne province

qu'on appelait le VEXIN et qui finissait presque aux portes de PARIS; il y avait plusieurs VEXINS, celui que nous traversons était désigné sous le nom de VEXIN NORMAND. Avant la révolution deux poteaux étaient implantés de chaque côté de la route sur la limite qui séparait le pays de CAUX du VEXIN NORMAND. On lisait sur une bande transversale, supportée par ces colonnes, qui n'avaient rien d'herculéen, ces deux mots : PAYS DE FRANCHISE, indication quelque peu dérisoire, car, en dépit de l'inscription, le voyageur étranger n'en était pas moins soumis à plusieurs exactions fiscales, féodales et seigneuriales qui faisaient un peu mentir la pompeuse légende. Le pays n'était franc, sous certains rapports, qu'au bénéfice de ceux qui l'habitaient.

La campagne change ici absolument de physionomie : elle s'accidente, se boise, se coupe, et ses cultures même n'ont plus déjà le même aspect que celui du pays de CAUX. Ses pommiers aussi ont changé de forme : ils n'ont plus *la tête en boule,* leurs rameaux plus touffus, leurs branches plus élevées donnent à leur allure quelque chose de plus agreste et de moins peigné. La qualité des pommes n'est plus la même, et les gourmets en cidre savent très bien distinguer le cidre du pays de CAUX du cidre du VEXIN NORMAND.

La pomme, cette providence bachique de la vieille NEUSTRIE, la pomme a fait éclore une charmante allégorie mythologique.

Les Gaulois celtiques qui habitaient la NORMANDIE prétendaient que la déesse Thétis, qu'ils appelaient *Friga*, aussi coquette que si elle eût été Française, fut piquée au vif de voir Vénus, qu'ils nommaient *Siofne*, sa douairière, remporter le prix de la beauté à ses propres noces : elle résolut de s'en venger, la vengeance est si douce au cœur d'une femme. Un jour donc que Vénus s'amusait sur le rivage à chercher des perles, sans doute pour les enfiler, un malin triton lui déroba la pomme qu'elle avait posée sur un rocher et la porta à la déesse des Mers. D'abord Thétis mordit à même, car toute belle est tant soit peu friande, puis elle en sema les pepins dans les champs voisins pour perpétuer ce souvenir de la vengeance.

Voilà, disent les savants, l'origine des pommes en NORMANDIE. Les agronomes, moins poétiques, n'ont pas les mêmes idées sur ce sujet.

HUITIÈME STATION.

PAVILLY.

Voici la belle et riante vallée de SAINT-DENIS, à l'entrée de laquelle se termine, à peu pres comme nous l'avons dit, le pays de CAUX sur la ligne du HAVRE à ROUEN. Saint Denis, sous l'invocation duquel est placée cette vallée, semblait être le patron obligé du plateau cauchois : nous le trouvons au commencement et à la fin de cette contrée neustrienne. Au commencement, c'est SAINT DENIS purement et simplement ; à l'extrémité occidentale, c'est près du HAVRE, SAINT-DENIS-CHEF-DE-CAUX, dépossédé de son titre par une sainte de moderne et douteuse institution SAINTE-ADRESSE. Au milieu du vallon serpente à travers de beaux arbres et baignant de nombreuses fabriques et de délicieuses maisonnettes, la petite rivière de Sainte-Austreberthe aux eaux limpides et transparentes, un de ces ruisseaux qui font la fortune de toutes les industrieuses vallées normandes. « La tradition raconte, dit M. Chèruel, qu'un seigneur de PAVILLY, Amalbert, fonda au VIIe siècle dans ses domaines un monastère de femmes et en donna la direction à sainte

Austreberthe. La bannière paroissiale de PAVILLY conserve encore aujourd'hui le souvenir de la puissance miraculeuse de cette sainte abbesse. Le loup qu'elle représente avait, dit la légende, dévoré un âne docile, serviteur du monastère; mais à la voix de la sainte il perdit sa férocité, et aussi soumis que l'âne, porta jusqu'à sa mort les fardeaux des religieuses jusqu'à l'abbaye de Jumiéges. » Près de là est assis le vieux château d'Esneval avec ses tourelles aux toits aigus, sa façade coupée dans le corps de logis principal, par un long balcon qui s'étend d'une tour à l'autre; c'est encore là un des derniers mots de la féodalité.

Le bourg de PAVILLY, dont vous voyez miroiter les toits d'ardoises à travers les peupliers, les bouleaux, les bouquets d'arbres indigènes, ce bourg dépendait de l'ancienne baronnie d'Erneville; les barons d'Esneval, dont le nom est glorieusement inscrit dans les fastes de la conquête d'ANGLETERRE ont perpétué leur illustration dans l'histoire de FRANCE par les rôles élevés qu'ils ont successivement remplis, soit dans la carrière militaire, soit dans la diplomatie : cette famille comptait des guerriers, des ministres, des ambassadeurs.

L'un de ses membres, grand chasseur et amant passionné des périls aventureux, quitta sa résidence en 1765, avec une suite nombreuse et se rendit dans la province d'AUVERGNE désolée alors par les ravages d'un animal féroce, dont l'espèce est restée au nombre des énigmes historiques indéchiffrables. Cet animal, sous la dent carnassière duquel expirèrent plus de 60 personnes, était désigné, faute de mieux, sous le nom de *bête du Gévaudan.* Le baron avec ses gens battit les forêts, les rochers, tua bon nombre de loups et de louves, vit de près la bête, disent les gazettes du temps et sans doute il finit par l'occire, car à la suite de ces nombreuses battues, oncques on n'entendit parler de la bête du Gévaudan. Nous ne disons pas que ce fut là un des mémorables exploits de cette famille ; mais c'est dans ce château que vient de s'éteindre le dernier rejeton mâle des d'Esneval, compagnons des ducs de Normandie. — L'un d'eux, Robert de Reux, avait fait bâtir, au commencement du XVe siècle, le château qui a survécu à la descendance de ses fondateurs.

PAVILLY est réputé pour la fabrication de ses siamoises, comme les environs d'YVETOT pour celle des croisés, des calicots à la main, etc.

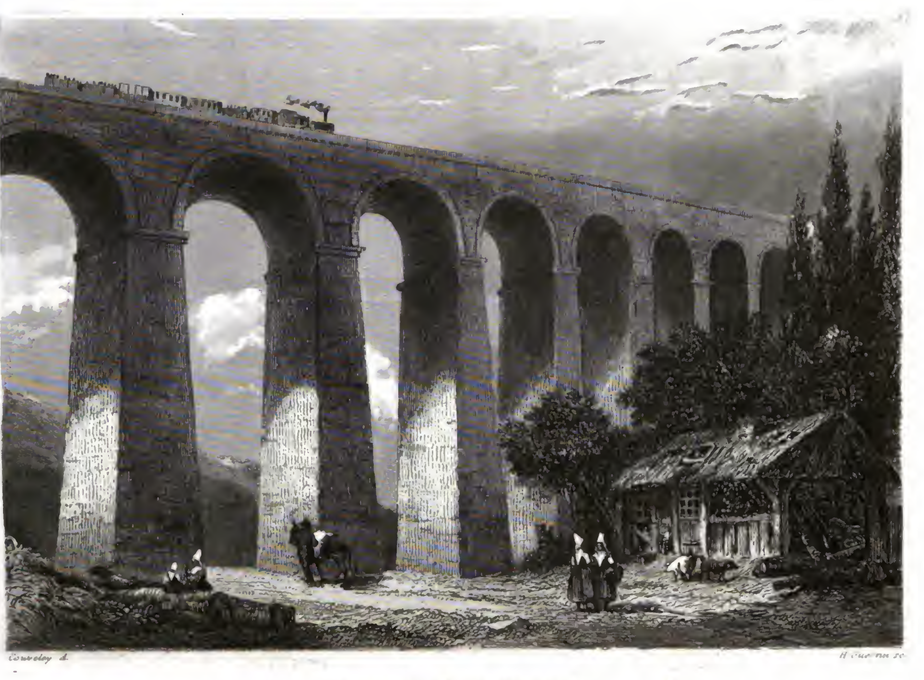
C'est à PAVILLY que commencent, pour se con-

tinuer jusqu'à la jonction du chemin de fer du Havre, les gigantesques travaux d'art, dont les proportions formidables effraient l'imagination la plus hardie et la plus audacieuse, et d'abord c'est un tunnel d'une longueur de 165 mètres creusé avec des efforts inouïs dans des roches d'une très grande dureté alternées par des terrains calcaires qui semblaient défier le travail le plus opiniâtre. Vient ensuite un remblai après lequel le railway longe cette belle vallée de Saint-Denis dont nous venons de parler. Déblais et remblais ont déplacé une masse de terre évaluée à trois millions huit cent mille mètres cubes.

NEUVIÈME STATION.

BARENTIN.

Barentin est une bourgade enfermée dans la profondeur d'un vallon et arrosée par cette même petite rivière de Sainte-Austreberthe qui va se perdre à quelques lieues de là dans cette grande *rivière de Seine,* non loin de Duclair, après avoir fait mouvoir de nombreuses filatures de coton, des fabriques de papier, des mou-



Cowseley d.   H. Guérin sc.

VIADUC DE BARENTIN.

lins à huile et des tissages à la mécanique. « Depuis sa source jusqu'à son embouchure la petite rivière de Sainte-Austreberthe imprime une féconde impulsion à de nombreuses manufactures. « En contemplant ces monuments de l'industrie qui ont remplacé les anciennes dépendances du château, dit un observateur, on ne peut s'empêcher d'être frappé du contraste des âges passés et du temps présent. Le mouvement pacifique et fécond du travail a partout succédé à l'appareil et au tumulte de la guerre. L'utile y a gagné, la poésie y a perdu. Le passé s'est à peine réservé une petite place au milieu des conquêtes de l'industrie moderne. A la source de la rivière le pélerin vient encore chercher le remède à ses maux. Là, près d'une vieille croix habilement sculptée il espère trouver la santé dans la fontaine miraculeuse de Sainte-Austreberthe. Voilà tout ce qui reste des pieux usages de cette vallée, placée sous la protection de l'abbesse de PAVILLY. » BARENTIN emprunte aujourd'hui au viaduc du chemin de fer une célébrité que l'histoire ne lui a point léguée. C'est que son monumental viaduc, avec ses 27 arches en plein cintre, de 15 mètres d'ouverture et d'une hauteur de 33 mètres sur une longueur de plus de 500 mètres, est un de ces ouvrages qui suffisent à l'illustration d'un pays

5

et rappellent, avec des prévisions de durée, moins certaines peut-être, cet aqueduc romain qui a bravé dix-huit siècles déjà, le *Pont du Gard*, aux environs de NîMES, une des merveilles de l'art architectonique des anciens maîtres du monde.

Le tracé du viaduc de BARENTIN présente une courbe d'un rayon de 800 mètres.

Le 10 janvier 1846, un bruit épouvantable, répété par les échos de la vallée, comme le bruit du tonnerre ou de l'artillerie se répercute dans les PYRÉNÉES et dans les ALPES, porta la terreur dans tout le voisinage. On crut à une de ces catastrophes météorologiques qui, tout récemment, avaient porté la dévastation et la mort dans les vallées de MONVILLE et de MALAUNAY. Etait-ce une trombe, un tremblement de terre? La terre avait tremblé sous la chute du premier viaduc de BARENTIN, toutes les arches s'étaient séparées et écroulées comme à la voix d'un commandement impérieux et suprême. Ce que tant de science humaine avait mis à combiner, tant de bras d'hommes à édifier, tout cela s'était dispersé en moins de quelques secondes. — Je n'ai fait que parler, il n'était déjà plus ce viaduc, dont les pieds comme ceux du chêne de la fable touchaient aux enfers et dont le sommet orgueil-

leux se dressait au niveau des montagnes dominant et le village et la vallée, et la contrée voisine.

Il fallut patiemment reprendre l'œuvre, déblayer et sonder de nouveau, après avoir étudié et approfondi toutes les causes de cette destruction prématurée pour demander encore une fois à la science de l'ingénieur le secret de ses prodiges et les conditions d'une stabilité moins éphémère. La science répondit et l'œuvre nouvelle, née viable cette fois, subsiste, et chaque jour le temps qui déjà l'a éprouvée, la consolide et l'assied fermement sur le sol marécageux où elle est implantée.

Sur la gauche du chemin, en partant du HAVRE, nous trouvons un ouvrage d'un genre différent, mais non moins digne d'attention ; c'est un remblai qui prend son nom du village de FRESQUIENNE qui n'en est éloigné que d'un kilomètre : ce remblai qui a 25 mètres de haut, comble une partie de la vallée. Il est traversé par un pont d'une longueur de 80 mètres dont la voûte est appuyée par une charge de terrain considérable. Passons rapidement sur quelques autres travaux d'art dont l'énumération serait fastidieuse pour nos lecteurs qui les franchissent si rapidement que leur forme nous échappe et qu'on ne saurait

en tenir compte, et arrivons aussi vite que la locomotive au tunnel de NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, souterrain long de 2,200 mètres, haut de 6, voûté en briques sur toute son étendue, avec entrée et sortie ornées d'un couronnement de pierre de taille, façonné en machicoulis, contrefaçon ou imitation de ces forteresses féodales qui s'harmonise du reste assez bien avec l'aspect agreste et presque sauvage de la contrée environnante. Dans ces parages se trouvait autrefois une chapelle érigée par une princesse normande, vers le milieu du Xe siècle, chapelle que le temps et les révolutions ont tellement balayée qu'il n'en reste plus aujourd'hui de traces : elle était sous l'invocation de Notre-Dame, patronne de toutes les implorations humaines : Notre-Dame-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-des-Champs, Notre-Dame-de-la-Délivrande, N.-Dame-de-Bon-Secours, etc. La NORMANDIE a toujours été très dévote à la Vierge protectrice, sous quelque titre qu'on l'ait invoquée. Elle *patronne* aujourd'hui un tunnel du Chemin de Fer, édifié par des mains hérétiques, disent les gens du pays.

DIXIÈME STATION.

MALAUNAY.

Malaunay, Monville, deux communes presque voisines, et deux noms confondus dans le souvenir contemporain comme, ou mieux parce qu'ils ont été frappés simultanément du même fléau. Une trombe — qu'est-ce qu'une trombe? — c'est de l'air qui tue, qui écrase, qui foudroie, qui broie les chaumières, les usines, les arbres, les hommes; c'est, disaient nos ancêtres, la main de Dieu qui châtie et qui soufflète l'humanité! La science explique à son tour plus ou moins clairement, mais diversement et plus physiquement la chose. Quoi qu'il en soit, ce fut un terrible jour que le 19 août de l'an de grâce 1845. Il y eut ce jour-là bien des pleurs versés, bien des âmes rendues à qui les avait données: Vallées de Malaunay! Vallées de Monville! Vallées de larmes! Des veuves, des orphelins; — puis est venu l'ange consolateur et réparateur des infortunes humaines, la bienfaisance, qui ne rend pas la vie aux morts, mais qui adoucit et calme

les angoisses des survivants. Il y eut alors rivalité de charité publique, émulation de libéralités, et voyez aujourd'hui, les usines sont sorties de leurs ruines, les chaumières de leurs décombres, la verdure est revenue aux arbres, et la joie presque au cœur de ces populations si désolées, il y a deux ans à peine. Le fléau est oublié, il est loin, bien loin; c'est une génération qui n'est pas près de naître, qu'il doit atteindre de nouveau quand il reviendra; mais selon les prévisions, il ne reviendra pas avant deux ou trois siècles : deux ou trois siècles, c'est l'éternité pour qui n'a guère plus de cinquante ans à vivre. La trombe a fait d'un coup plus de trois cents victimes— voilà ce que c'est qu'une trombe.

Entre le viaduc de Barentin, que nous venons de quitter, et celui de Malaunay, que nous allons traverser, se trouve un des six tunnels qu'il nous reste à franchir avant notre arrivée à Rouen, c'est celui de Pissy-Poville qui est d'une longueur de 2,200 mètres.

Le viaduc de Malaunay, flanqué de deux énormes remblais, a comme celui de Barentin un aspect imposant et gracieux : il compte huit arches de 15 mètres d'ouverture et s'élève à 25 mètres au dessus du fond de la vallée. Sous le rapport des dimensions il est



VIADUC DE MALAUNAY.

inférieur en grandiose au viaduc de BARENTIN, élevé à 32 mètres au dessus du sol, dans sa plus grande hauteur, composé de 27 arches et d'une longueur totale de 478 mètres : c'est sous ce viaduc de MALAUNAY que passe la route de ROUEN à DIEPPE.

ONZIÈME STATION.

MAROMME.

Hâtons-nous de jouir encore de l'air pur de ces fraîches vallées, car nous approchons des gouffres des tunnels, où l'air vital est mesuré à petites doses comme la lumière. Voici le HOULME, puis MAROMME, un des bourgs que l'industrie sait créer avec sa baguette de fée ; la rivière de CAILLY en baigne les murs et les prairies où rayonnent de longues pièces d'indiennes diaprées de mille couleurs : ce sont les fleurs de ces prairies : la rosée providentielle les humecte, les blanchit et les prépare au nouvel éclat que leur donne ensuite l'apprêt de l'atelier : ainsi de toutes parts ce sont des filatures, des fabriques de tissus, des blanchisseries, des teintureries. A DÉVILLE, qui touche à MAROMME même aspect, mê-

me richesse, même population; ce sont aujourd'hui les ruches de l'industrie Rouennaise ; c'était à l'époque où sommeillait encore en FRANCE cette industrie ; la villa paisible des archevêques de ROUEN. Les princes de l'église ne se sont pas trouvés mieux que la suzeraineté féodale de l'invasion des machines à tisser et des machines à vapeur.

A MAROMME se voit le point de jonction des routes de DIEPPE et du HAVRE par YVETOT. Toutes les vallées de DÉVILLE, MAROMME, BAPAUME, sont incidentées de ces jolies maisons de campagne où le fabricant peut du haut de ses terrasses ombreuses contempler ses richesses. Les districts manufacturiers de l'Ouest de l'ANGLETERRE peuvent seuls donner une idée exacte de ces milliers d'établissements de toute nature, de cette magnifique banlieue dont la vieille capitale de la Neustrie est le centre, l'entrepôt et le marché.

Enfin, après avoir saisi comme à la dérobée quelques portions de l'azur du ciel normand qui n'en a guère, nous voyageons sous terre ayant sur nos têtes tantôt les boulevards de la grande ville, ses habitations extra-muros, tantôt ses cimetières de Saint-Maur et Saint-Gervais. Enfin nous arrivons à l'embarcadère ou gare de la *rue Verte*, encadré entre deux gouffres,



DÉBARCADÈRE DE LA RUE VERTE A ROUEN.

sans dégagement commode pour l'entrée ou la sortie des voyageurs, mais dont l'installation intérieure est bien ordonnée et l'emporte de beaucoup pour le confortable et l'heureuse disposition du service sur la gare de Saint-Sever que nous atteindrons après avoir franchi un viaduc de quatre arches sous lequel passent les deux petites rivières de Robec et d'Aubette, encore deux filets d'eau qui roulent de l'or à travers la ville de Rouen, et qui avant de se jeter dans le grand réservoir commun de la Seine, alimentent dans leurs cours plus de deux cents usines, fabriques, moulins, teintureries. A gauche, la vallée de Darnetal dont le sommet de sa tour que le temps a noircie se dessine au milieu de cette petite ville qui revendique à bon droit l'honneur d'avoir la première teint en rouge d'Andrinople, il y a de cela un siècle. Pour ce faire, cette ville avait attiré dans ses ateliers, par de grands sacrifices pécuniaires, des ouvriers grecs, maîtres de ces procédés de teinture, qui ont fait la fortune de ceux qui les ont mis en usage à Darnetal, en même temps qu'ils ont affranchi la France des tributs qu'elle payait à l'étranger possesseur et exploitateur de cette industrie.

DOUZIÈME STATION.

ROUEN.

La longueur des tunnels pratiqués sous la ville et les boulevards de ROUEN, n'est pas moindre de 4 kilomètres; quelques-unes de ces voies souterraines sont creusées dans le sol à une profondeur de plus de 20 mètres et leur ensemble forme un circuit ou contour qui conduit presque toujours à ciel fermé, au dernier tunnel, celui de Sainte-Catherine, long de 1,050 mètres.

Le percement de cette montagne est l'œuvre qui a le plus longtemps exercé la patience des travailleurs. Dur a été le labeur, et sa conduite à bonne fin n'est pas une des luttes les moins glorieuses que la main de l'homme ait eu à soutenir contre les rebelles empêchements de la nature. La dureté de la pierre, la non homogénéité des éléments dont cette montagne est composée, des nappes d'eau sans cesse ruisselantes et dont l'étanchement paraissait impossible, contrariaient chaque jour la direction du travail et semblaient devoir mettre à bout les ressources de la science des ingénieurs : « On aurait dit, suivant l'expression de



Couveley d. E. Guerne sc.

PONT DE SOTTEVILLE A ROUEN.

ı. Viau, que le génie de la montagne se révoltait ·ontre celui de l'homme pour lui disputer le passage. » .e génie opposant a été vaincu, les flancs de la mon- ıgne sont percés à jour et la locomotive les franchit ·our nous conduire, en traversant un pont d'une con- ·ruction bardie, à QUATRE-MARES, sur la rive gauche ı la Seine où se soude le chemin du HAVRE à ROUEN ·ı chemin de ROUEN à PARIS.

Avant de continuer notre voyage nous jetterons rapide coup-d'œil sur le beau pays, au milieu duquel s'opère cette jonction, et nous ferons, dans cette ville de ROUEN que nous n'avons pas vue encore, une promenade de quelques heures.

PROMENADE A ROUEN.

C'est sur le territoire d'une petite commune qui he à ROUEN, que la compagnie du chemin de fer ateliers de construction de machines, sous la ion de MM. Alcard et Buddicon : Une visite à ce : établissement industriel, est une obligation pour ... voyageur qui cherche encore dans ses courses . pide autre chose que cette poésie que la vélocité des trains du chemin de fer ne lui a pas permis de saisir,

entraîné qu'il a été jusqu'à ce moment sur un niveau égal, à travers de monotones tranchées ou d'obscurs tunnels. Cette petite commune dont nous parlons a fait mentir ce déplaisant dicton rimé :

SOTTEVILLE, sottes gens,
Belles maisons, rien dedans;
Belles filles à marier,
Rien à leur donner.

Les gens de SOTTEVILLE ne sont aujourd'hui ni plus ni moins sots qu'ailleurs. Au lieu d'être embarrassés de leurs maisons ils en construisent tous les jours de nouvelles. Les filles y sont toujours belles, disent les connaisseurs, et certainement elles s'y marient, car la population de SOTTEVILLE augmente chaque année dans une proportion assez notable.

Vis-à-vis de SOTTEVILLE, au sommet de la côte qui domine la rive septentrionale de la Seine, apparaît la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, une petite basilique qui date d'hier ou mieux qui datera de demain, car la truelle du maçon et le ciseau du sculpteur ont encore, à l'heure qu'il est, celui-là quelques pierres à placer, celui-ci quelques massifs à

fouiller. Cette construction, dans le genre de la Sainte-Chapelle de PARIS, avec addition de bas-côtés, est dans le style ogival du XIIIe siècle. C'est une église à voir de près ; d'abord parce que l'ensemble et les détails sont d'une grande perfection et que l'histoire de sa construction est presque aussi curieuse et non moins intéressante que le monument même.

Ce fut un simple prètre, l'abbé Godefroy, que son nom reste, qui eut la pensée audacieuse de remplacer la vieille église primitive à demi ruinée par cette magnifique et pittoresque construction : il trouva un architecte de ROUEN, M. Barthélemy, pour écrire cette pensée avec de la pierre. Il fallait pour l'exécution de ce projet téméraire un million, c'est-à-dire un miracle, et le million vint tomber goutte à goutte dans l'escarcelle de l'abbé Godefroy ; il est vrai que sous un point de vue, la chance était en faveur de l'abbé ; car la vieille Notre-Dame-de-Bon-Secours était visitée chaque jour depuis des siècles par de nombreux pélerins qui tous y apportaient leur offrande : les offrandes ont été plus abondantes quand on su qu'il s'agissait de perpétuer, par un édifice somptueux et durable, le lieu consacré depuis si longtemps au culte de Marie. Aujourd'hui les *ex-voto* se perpétuent, mais le curé les

veut beaux et riches, c'est du marbre qu'il lui faut. Une description de ce petit chef-d'œuvre ne serait pas ici à sa place ; ne jugeons que l'effet vu du point où nous sommes : sur le devant une tour de forme pyramidale accompagnée de deux campanilles et de clochetons ; au-dessus du portail la Vierge tenant l'Enfant Dieu. La pyramide a 50 mètres de haut à partir du sol, les campanilles 27 mètres 30 : la longueur intérieure de l'église est de 44 mètres et sa largeur de 17. Voilà ce qu'il faut dire aux curieux qui aiment le chiffre des dimensions.

La côte de Bon-Secours est contiguë à cette montagne de SAINTE-CATHERINE, dont nous avons traversé la base. De ce point la vue plane à l'orient sur la Seine qui rubanne et se perd dans les plaines, et sur la ville de ROUEN qui se baigne, d'un côté, dans ses eaux et s'appuie, de l'autre, sur les collines qui l'enceignent à l'occident, au nord et à l'est; de sorte que sa plus grande étendue, celle de ses quais, est exposée au midi; là est la vie, le mouvement, le débarcadère fluvial de la grande et opulente cité.

« Que le voyageur, dit un historien rouennais, ne cherche pas sur la côte de SAINTE-CATHERINE l'antique abbaye de la *Sainte-Trinité-du-Mont*, ni la cha-

pelle du prieuré de Saint-Michel, ni le fort d'où le marquis de Villars repoussa les assauts de Henri IV; rien de cela n'existe aujourd'hui, excepté deux débris de muraille menaçant d'écraser sous leur choc l'imprudent qui s'arrête à les contempler de trop près. »

L'aspect de ce magnifique panorama a arraché à l'anglais Dibbin cette prière votive : « Du haut de la montagne Sainte-Catherine, nous avons souhaité dans nos âmes santé, richesse et bonheur à ce pays fécond en blés, en travail et en joie. Nous avons prié en silence, mais avec sincérité pour que les épées fussent à jamais changées en socs de charrue et les lances en faucilles, pour que toutes les haines, les antipathies, les animosités s'éteignissent sans retour et que dorénavant il ne s'élevât de rivalités nationales que celles qui tendraient à fonder sur une base plus large et plus solide la paix et le bonheur parmi les hommes, quelle que fût leur croyance. »

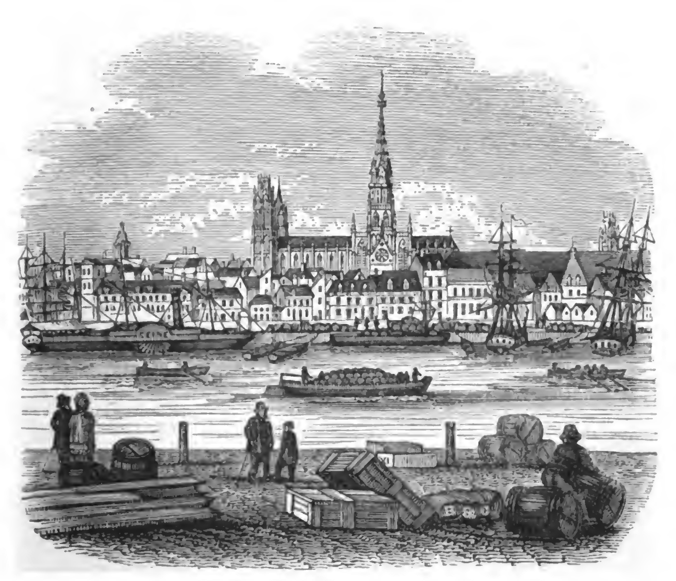
Au bas de la côte SAINTE-CATHERINE, le faubourg d'EAUPLET, à l'entrée duquel se réunissent les deux routes de PARIS ; puis, en côtoyant à droite, le pied de la montagne, une jolie avenue d'ormes, désignée encore sous le nom de *Cours Dauphin* : cette allée longe du côté opposé, le Champ-de-Mars où se termine ce

boulevard sur lequel donne la façade de la caserne de Martainville.

Mais puisque nous en sommes aux promenades, gardons-nous d'oublier le cours de la Reine, *créé pour les Dames*, dit Farin, et sans contredit une des plus belles, mais une des moins fréquentées du royaume. On a perdu en province l'habitude de se montrer sur les promenades publiques; on s'y voyait de trop près, sans doute, et les inspections souvent envieuses et désobligeantes donnèrent prise à la médisance, à la calomnie même. Voilà sans doute pourquoi le Cours de la Reine est désert, excepté le jour de l'Ascension, dans l'après-midi, où il est encore de bon ton de se montrer en équipage, à cheval, ou à pied. Ce jour-là, c'est le Longchamps rouennais. Le cours est bordé, d'un côté, par les rives animées de la Seine, de l'autre, par le débarcadère et les constructions de service du chemin de fer. La longueur de cette promenade est de plus de 2,500 mètres. A son extrémité orientale se trouve le point de jonction des deux lignes du railway du Havre à Paris.

L'entrée de Rouen par le cours est magnifique; à gauche on laisse le faubourg Saint-Sever, le Rouen de la rive gauche, et on passe la Seine sur un pont de pierre

d'une belle exécution, mais coudé dans le milieu. Sur le terre-plein de la saillie du coude est la statue de bronze élevée *par souscription* au grand Corneille.



Rouen.

En aval du fleuve, le pont suspendu qui a remplacé

le classique pont de bateaux, construit sur les dessins du moine Augustin et qui passait pour une des merveilles de Rouen. La merveille avait fait son temps: le pont actuel est dix fois plus merveilleux et l'on en parle peu. Du pont de pierre on voit planer au-dessus des édifices privés, les plus élevés de la ville, les tours de la cathédrale et de la vieille abbaye de Saint-Ouen; puis la ligne blanche des maisons qui bordent les quais: le moyen âge et l'époque actuelle. C'est une opposition, un contraste dont Rouen plus qu'aucune autre ville de France offre pour ainsi dire à chaque pas le spectacle.

Rouen, dans l'ensemble de ses anciens quartiers, ne présente aucune de ces rues larges et belles qui sont comme l'artère principale d'une cité vaste et populeuse: la plupart de ses voies de communication intérieures sont étroites, tortueuses; le mouvement de la circulation ne s'y effectue ni sans gêne, ni sans embarras, et la ville emprunte à ce vice de conformation un aspect général dont l'impression est peu flatteuse pour l'étranger qui la visite. Cette situation, qu'un mauvais système d'alignement lui a faite, elle s'évertue chaque jour à en sortir, quelque surcroît de charge que ces améliorations apportent à son budget. Déjà elle s'est mise à l'œuvre en commençant par ses quais remar-

quables par leur étendue, leur dimension et les belles constructions dont ils sont ornés, et en continuant la réforme commencée par l'ouverture et le percement de rues nouvelles qui auront changé avant quelques années la physionomie des quartiers les plus populeux et les moins favorables à la circulation.

Ainsi, trivialité à part, cette grande cité se mettant à l'œuvre pour se donner des airs de jeunesse et de fraîcheur, nous rappelle involontairement la devise de ces Figaro de bourgades qui inscrivent sur l'enseigne appendue à leur boutique : ICI L'ON RAJEUNIT.

Ce n'est pas à cet objet seul que se borne son intelligente investigation. ROUEN est de toutes les villes de FRANCE la plus splendide et la plus richement dotée en monuments du moyen-âge et de la renaissance. C'est à leur restauration qu'elle consacre une partie de ses deniers communaux auxquels se joignent les subsides assez considérables qu'elle obtient du Gouvernement. Aussi une courte inspection de ces monuments sera-t-elle presque spécialement le sujet de cette promenade.

La rue principale de ROUEN est la rue Grand-Pont, elle s'ouvre du Sud au Nord, à commencer du quai et prenant successivement dans son parcours les noms

de rue des Carmes et rue Beauvoisine, elle se termine au Boulevard ainsi appelé en coupant la ville en deux parties par une ligne à peu près directe. Pour la richesse et l'éclat de ses magasins, la rue Grand-Pont est la rue Vivienne de Rouen. Après avoir fait quelques pas dans cette rue on voit à gauche le Théâtre des Arts ou Grand-Théâtre, ouvert en 1776; c'est une propriété privée, dont la location est très onéreuse aux directeurs qui exploitent les spectacles de cette ville. En remontant cette rue, on voit sur le côté opposé une place appelée le Parvis Notre-Dame, à l'est de laquelle se dessine majestueusement la façade principale de l'église cathédrale. Deux tours, d'une hauteur commune de 91 mètres, en flanquent à droite et à gauche le grand portail; la tour du Nord porte le nom de Saint-Romain, l'autre s'appelle la Tour de Beurre, parce qu'elle a été élevée avec le produit d'un impôt levé sur cette denrée : c'est dans cette tour qu'était appendue la fameuse cloche *Georges d'Amboise*, du nom du Cardinal qui en avait fait don à cette basilique.

Jean Le Masson, de Chartres, qui fondit cette cloche, mourut de joie après l'avoir faite et de chagrin de ne pouvoir l'entendre sonner. Pour le consoler à ses derniers moments on lui promit de l'enterrer près

de son ouvrage et on lui tint parole. On figura même la cloche sur sa tombe.

Le portail, avec ses trois portes ornées de riches sculptures, est une création du commencement du XVI[e] siècle. Un spirituel voyageur a raconté ainsi un des épisodes des curieux bas-reliefs qui décorent ce portail.

« J'ai visité plusieurs fois l'intérieur du magnifique monument où les tombeaux réunis des Cardinaux d'Amboise, de L. de Brézé et du duc de Bedfort, suffiraient seuls pour faire épuiser le vocabulaire des exclamations admiratives, mais jamais je n'avais examiné avec autant de détail et de tranquillité, la riche façade que cet édifice étale sur la place Notre-Dame. Assis prosaïquement sur une borne appuyée à l'angle de l'ancien et élégant hôtel des finances, mon regard se portait sur ce colosse de pierre, tout couvert de riches dentelles et de ciselures délicates; un sentiment d'orgueil se glissait dans mon âme en voyant se dresser devant moi ce géant pétri par la main des hommes, lorsque soudain ma vue glissant du faîte à la base, s'arrêta sur les sculptures qui ornent les tympans des portes principales. Pour mieux distinguer je m'étais approché de l'un d'eux; je reconnus, sans beaucoup de peine, l'arbre généalogique de Jessé, dû au ciseau de Pierre

Desaulhaux ; mais sur celui de gauche, touchant à la tour de Saint-Romain, je ne pus m'expliquer à quelle page de l'histoire religieuse pouvait se rattacher ce que j'avais devant moi; je fouillais, mais en vain dans mes souvenirs d'Ancien et de Nouveau Testament, et comme je m'impatiente assez facilement, j'étais prêt à donner au diable ce bas-relief sacré, lorsqu'un prêtre vint à passer près de moi.

« Pardon, Monsieur, lui dis-je, mais depuis un quart d'heure je m'agite comme Satan dans un bénitier, sans pouvoir me rendre compte du sujet que l'artiste a traité sur le haut de cette porte, et si ce n'était pas abuser de votre bonté......

« Volontiers, me répondit cet aimable vieillard, en se pinçant le nez avec de délicieuses petites lunettes en écaille. Alors jetant un coup-d'œil sur la sculpture qui m'occupait, il me dit : Cet homme assis à cette table, occupant un siége plus haut que les autres, c'est Hérode-Antipas qui, après la mort de son père, obtint de l'empereur Auguste le titre assez baroque de Tétrarque de Judée. A cette époque il était déjà marié, mais il répudia bientôt sa femme pour épouser Hérodias, qu'il enleva à son frère, sous prétexte qu'elle ne sortirait pas de la famille; n'importe, ce n'était pas

beau ; aussi, cette action assez leste, inspira à saint Jean-Baptiste, honnête pasteur de la tribu de Lévi, une complainte satyrique, qu'il eut le tort de ne pas chanter dans le désert. Hérode-Antipas prit fort mal la plaisanterie et fit jeter Jean en prison ; nous n'avions pas encore la liberté de la presse.

— » Non, c'est une invention plus nouvelle; mais continuez, je vous prie.

— » La façon très-amère dont saint Jean-Baptiste avait reproché au tyran l'enlèvement de la belle Hérodias avait exaspéré cette dernière, et ne trouvant pas le pauvre rimailleur assez puni par la perte de sa liberté, elle demandait sa vie, pour prix de son insolente critique. C'était payer un peu cher, vous me l'avouerez, le plaisir d'avoir chansonné la dame; aussi tout cruel qu'il était, Hérode-Antipas résistait un peu. Ce que femme veut, Dieu le veut. Hérodias eut donc l'idée de se servir des charmes de sa fille, fruit d'un premier hymen, pour obtenir la tête de ce pauvre Jean ; à cet effet, elle fit la leçon à son enfant, et la belle Salomé fut expédiée à son oncle, ou son beau-père, comme vous voudrez ; elle arriva justement au moment où le festin représenté là, avait porté la gaîté des convives à son apogée. Hérode la fit asseoir à ses côtés, et bientôt

l'artificieuse jeune fille mit adroitement la conversation sur la douleur que causait à sa mère l'affreuse complainte du détestable Jean ; elle renouvela ses prières et ses supplications, afin d'obtenir justice de l'infâme conduite de Jean. Voyant faiblir la résistance du Tétrarque, elle voulut lui donner le coup de grâce, et se mit à danser devant l'assemblée, exécutant avec autant d'abandon que de hardiesse divers tours de souplesse.

— » Quoi! lui dis-je, cette jeune femme que l'artiste a représentée marchant sur les mains, c'est la belle Salomé ?

— » Justement.

» Et lorsqu'elle tomba sur les pieds, Hérode fit un signe, et un petit plat d'argent fut présenté à la gracieuse acrobate; il contenait la tête du pauvre saint Jean-Baptiste ! C'est lui que, sur la droite du tympan de cette porte, vous apercevez passant le cou par l'étroite fenêtre d'une petite tourelle ; un homme, c'est le bourreau, de la main gauche le saisit par les cheveux, et de la droite, armée d'un énorme sabre, il lui tranche le chef; de là, la décollation de saint Jean, qui eût sans doute conservé sa tête, si les jambes de Salomé n'avaient tourné celle du fameux Hérode-

Antipas. » A ces mots le vieillard se tut ; je le remerciai. Il entra dans le temple qui venait d'être ouvert, et moi je m'éloignai en murmurant tout bas la phrase philosophique ornée de trois points d'exclamation, que j'ai placée en tête de mon article : « A quoi tient la tête d'un saint !!! »

La cathédrale de ROUEN a la forme d'une croix latine : elle est longue de 136 mètres et large de 27 mètres 50. L'élévation de sa nef est de 28 mètres : celle des bas côtés de 14 ; quatre piliers de 13 mètres de diamètre soutiennent une lanterne sur laquelle montait extérieurement une flèche haute de 128 mètres, que la foudre frappa et consuma le 15 septembre 1822. On l'a réédifiée en fer, et cette œuvre dont le mérite n'est pas encore jugé, touche aujourd'hui à son terme. La monographie de ce monument religieux formerait un gros et intéressant volume. Bornons-nous à signaler à l'attention des curieux, les stalles remarquables du chœur : la chapelle de la vierge qui renferme un admirable monument des premiers temps de la renaissance, le tombeau du cardinal d'Amboise et celui de Dreux de Brézé, sénéchal de NORMANDIE, époux de la célèbre Diane de Poitiers. Un tableau de Champagne, l'adoration des Mages, attire

encore les regards dans cette chapelle que l'on quitte à regret. La cathédrale de Rouen contenait encore d'illustres sépultures; le temps et les guerres de religion en ont effacé la trace.

Rouen compte encore aujourd'hui onze églises paroissiales, trois églises succursales, et un ancien édifice religieux, St-Éloi, consacré au culte protestant. L'abbaye de St-Ouen, dont l'église est devenue paroisse, est la plus ancienne de la capitale et de la province de Normandie :

Saint-Ouen, ce temple pur, ce poëme solide,
Ce modèle savant d'harmonie et de goût,
Où la grâce à la fois et la force réside ;
Splendide monument qui, bien qu'inachevé,
Chef-d'œuvre reconnu de la forme ogivale,
Au sommet de sa tour dans les cieux élevé,
Porte d'un air de roi la couronne ducale (*).

Tout est digne d'admiration dans ce temple chrétien, dont il semble que Dieu soutienne la voûte ; son clocher en forme de couronne, comme a dit le poëte,

(*) Léon Buquet.

les roses des vitrages qui décorent le sommet de chacune des faces latérales de sa croix latine, et surtout le travail exquis de son portail. Un bénédictin qui a écrit l'histoire de l'abbaye de Saint-Ouen, rapporte cette tradition fondée sur un fait très douteux : « Les deux roses de la croisée, dit-il, furent faites l'an 1439, l'une par Alexandre de Berneval, maître maçon, et l'autre par son serviteur ou apprenti qui fit la sienne avec tant d'industrie et de bonheur, qu'elle eut l'approbation de tout le monde et fut même jugée plus belle que celle où son maître avait travaillé. Celui-ci, au lieu de dissimuler et de souffrir patiemment les louanges qu'on donnait à ce savant apprenti, se laissa tellement transporter à l'envie et ensuite à la colère qu'il tua l'autre, et mérita par cette action si lâche et si noire de finir misérablement sa vie par les mains d'un bourreau. Les religieux de Saint-Ouen, touchés de compassion envers ce malheureux artisan, obtinrent son corps de la justice, et, par reconnaissance des bons services qu'il leur avait rendus dans la construction de leur église, nonobstant sa fin tragique, ne laissèrent pas de l'enterrer dans la chapelle de Sainte-Agnès aujourd'hui Sainte-Cécile.

L'architecte de Saint-Ouen, l'abbé Roussel Marc-

d'Argent, qui posa la première pierre en 1303, a, comme nous l'avons dit, laissé son œuvre inachevée. Le portail occidental est resté dans un état d'imperfection qui a donné à un architecte de 1840 l'auda-



Saint-Ouen.

cieux courage de mettre la dernière main à ce monument. — On y travaille. — Ainsi, à Rouen on ne

se borne plus à conserver, à maintenir, à consolider, à restaurer : on achève! C'est de la hardiesse et presque de la témérité, dans un siècle où le sentiment religieux, qui créait les cathédrales admirables, s'est si considérablement amoindri qu'on le juge, avec raison peut-être, incapable de renouveler les prodiges architectoniques du moyen-âge.

Dans la partie la plus moderne des bâtiments de l'abbaye se sont établis la bibliothèque publique et le musée de peinture, doté par l'empereur Napoléon, d'une grande partie des richesses artistiques qu'il contient aujourd'hui. L'hôtel-de-ville a pris également possession de cette ancienne résidence des moines, et il étale sa double façade, au nord sur une place vaste et froide, au midi, sur les jardins de l'abbaye, ouverts au public, et d'un dessin et d'un ensemble fort agréables.

La fille aînée de Monseigneur l'Archevêque : c'est sous ce nom qu'on désignait autrefois l'église de Saint-Maclou, dont l'intérieur est digne de toute l'attention des curieux, surtout le bijou gothique, l'escalier découpé à jour qui conduit à l'orgue. Les portes de cette église sont particulièrement remarquables par la délicatesse et le fini de leurs sculptures attribuées au

ciseau de Jean Goujon. Ses croisées sont ornées des anciens vitraux décorés de figures de saints couronnés de dais et dans le style de la renaissance.

Une station à toutes les églises de Rouen nous conduirait au-delà du but que nous nous sommes proposé : — une simple indication. — Terminons cette courte et incomplète revue par l'église de Saint-Gervais au portail de laquelle se trouve une table de marbre blanc de petite dimension posée par les soins et aux frais de l'académie de Rouen, en mai dernier et sur laquelle est gravée cette inscription :

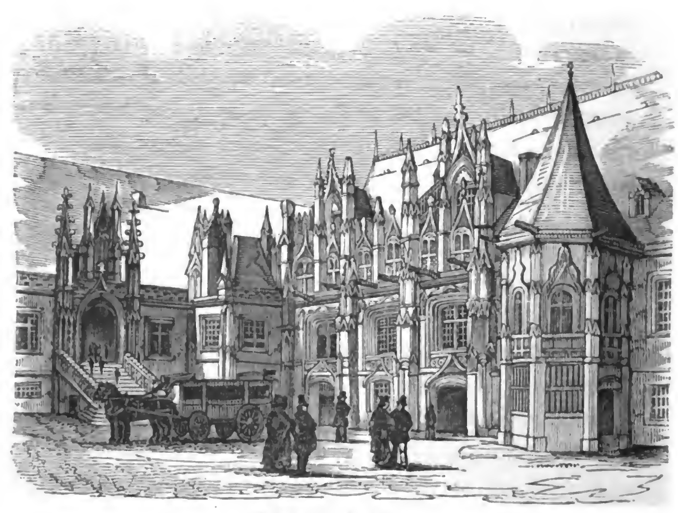
ICI ÉTAIT
LE PRIEURÉ DE SAINT-GERVAIS
OU MOURUT
GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT
LE IX SEPTEMBRE
M LXX VII.

« Blessé mortellement, dit Th. Licquet, par le pommeau de sa selle, au moment où il courait à Paris *y faire ses relevailles avec dix mille lances en guise de cierges*, Guillaume se fit transporter au prieuré de Saint-Gervais où il rendit le dernier soupir. Ici les

idées se pressent en foule dans l'esprit de l'observateur attentif qui peut, sur l'étroit espace de quelques pieds, demander des souvenirs à la religion, des secrets à l'archéologie et des traditions à l'histoire. » ROUEN est la ville des vieilles églises, des vieux monuments civils, des vieilles maisons. Après avoir visité ses édifices religieux, il faut admirer encore et pour son style et pour sa belle conservation et sa pittoresque originalité, son Palais de Justice où siégèrent successivement l'Échiquier et le Parlement de NORMANDIE. Il fut élevé en 1499 par Louis XII, Roger Ango en fut l'architecte. Sa façade méridionale s'étend sur une largeur de près de 68 mètres : elle est décorée de tout ce que l'architecture de l'époque a de plus riche et de plus délicat. Des piliers angulaires, des trumeaux chargés de dais, de statues et de clochetons, les ornements multipliés qui entourent les fenêtres, la jolie balustrade en plomb qui termine le toît, la charmante série d'arcades qui règnent en forme de galerie sur toute la longueur de l'entablement; enfin l'élégante tourelle octogone qui occupe le milieu et divise la façade en deux parties égales, sont de la plus grande beauté et d'un excellent goût.

L'aile gauche, bâtie antérieurement pour servir de

bourse aux marchands, renferme une salle longue de près de 49 mètres et large de plus de 16. Sa voûte a la forme d'un navire renversé. Rouen qui achève ses églises, complète aussi son Palais de Justice ; on tra-



Palais de Justice.

vaille au moment où nous écrivons à reconstruire

l'aile droite dans le style primitif, c'est-à-dire à copier *littéralement* à peu près le modèle formé par l'aile gauche.

Après cette merveille du Palais de Justice, que les Rouennais montrent avec orgueil, vient une autre miniature non moins appréciable, quoique beaucoup plus moderne. C'est l'hôtel du *Bourg-Theroulde,* place de la Pucelle, une des plus précieuses productions de la Renaissance, dont les bas reliefs représentent, sculptée sur la pierre, une des pages de notre histoire nationale : *Le Camp du Drap d'Or*, entrevue de François 1er et de Henri VIII d'Angleterre. Une tourelle bien conservée, attire l'attention au dehors par la légèreté de ses détails. A l'intérieur, au premier étage, elle est excitée par un petit cabinet dont les boiseries et le plafond sont enrichis de dorures et de peintures d'un effet ravissant.

Nous ne quitterons pas cette place de la Pucelle sans donner un souvenir à cette héroïne que les Anglais y firent brûler vive en expiation de ses beaux faits d'armes le 30 mai 1431.

La statue de Jeanne-d'Arc, d'une exécution assez médiocre, surmonte une fontaine publique érigée sur le lieu même où fut son bûcher. Jeanne monta sur l'échafaud couverte, comme hérétique, d'un bonnet en

forme de *san benito.* Sur le devant du bûcher s'élevait un poteau surmonté des couleurs anglaises et portant cette inscription : *Jehanne menteresse*, *pernicieuse*, *abuseresse du peuple*, *devineresse*, *blasphématresse de Dieu*, *mal-créante de la foi de Jésus-Christ*, *vanteresse*, *idolâtre cruelle*, *dissolue*, *invocatresse de Diable*, *apostate*, *schismatique et hérétique.* — Il manquait à cette inscription trois mots, qui dispensaient de tous les autres : — *Ennemie des Anglais.*

ROUEN, a encore bien des *curiosités* à vous montrer : par exemple *son Gros Horloge*, ses vieilles maisons, sa bourse, sa douane moderne, les statues élevées à ses grands hommes sur ses places publiques, dans son cimetière monumental ; son musée d'antiquités, sa population de cent mille âmes, son industrie, son commerce, ses boulevards, ses halles, ses marchés, son illustration d'autrefois et sa prospérité présente. — Mais n'oublions pas que nous ne faisons, pour ainsi dire, que traverser cette ville si féconde en souvenirs, si grande dans son passé, dans son présent et dans ses destinées futures.

es 15

ıes)

ırches
»

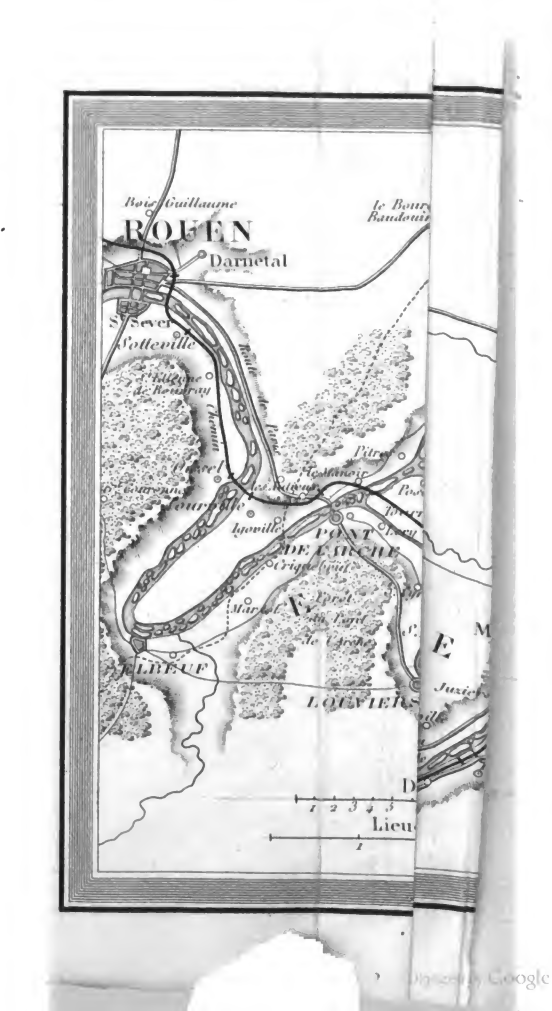
es 335

25 m.
329

ıu des-
30 , de

for
un
cett
abu
Die
idol
tate
insc
autr

trer
sa b
ses g
cime
popu
merc
illust
Mais
dire,
si gra
destin





DE ROUEN A PARIS.

TRAVAUX D'ART.

La ligne de ROUEN à PARIS est parcourue en 3 heures 15 minutes sans station, et en 4 heures avec station.

Longueur de la ligne..................	136 kilomètres (34 lieues)
Largeur sur toute la ligne	10 mètres.
Pente de PARIS à ROUEN	27 » 75

Quatre ponts doubles sur la Seine :

OISSEL	10 arches	MAISONS	5 arches
Le MANOIR............	6 »	BEZONS	6 »

Cinq tunnels d'une longueur ensemble de 5 kilomètres 335 mètres.

TOURVILLE	435 m.	ROLLEBOISE	2625 m.
VENABLES	346	BATIGNOLLES	329
VILLERS	1700		

La montagne de ROLLEBOISE s'élève de 82 mètres au dessus du tunnel, celle de VILLERS de 59, de TOURVILLE 30, de VENABLES 23, des BATIGNOLLES 18.

PREMIÈRE STATION.

TOURVILLE (ELBEUF).

Le 3 Mai 1843, à quelques cents pas de la statue du Grand Corneille s'inaugurait à ROUEN, au milieu d'un immense concours de citoyens de tous rangs, princes, magistrats, prêtres, gardes nationaux, hommes de lettres, ouvriers, sommités aristocratiques et gouvernementales, l'ouverture du chemin de fer qui mettait la mer à cinq heures de Paris et la vieille capitale de la Neustrie à deux heures de la vieille capitale de la France. (*)

Ce fut un beau jour que celui-là. Une ère nouvelle s'ouvrait pour et par l'industrie humaine dans la plus belle, la plus commerçante, la plus peuplée et une des plus laborieuses et des plus intelligentes provinces du royaume. Quatre années d'expérience ont prouvé ce qu'il y a d'avenir dans cette mise en rapport presque

(*) Le chemin de fer de ROUEN au HAVRE a été ouvert, sans autre solennité qu'une bénédiction religieuse, le 20 Mars 1847.

immédiate de trois grandes cités dont les vues sont identiques, travaillant l'une pour l'autre et faisant concourir au même but, leurs capitaux, leur activité incessante et tous les éléments empruntés à la richesse de leur sol et à cette heureuse et fécondante situation géographique qui les unit dans une trinité d'intérêts, et d'échanges mutuels.

Mais laissons à d'autres le soin et la gravité de cet examen, et rentrons dans notre spécialité *pittoresque et anecdotique.*

La première chose qui frappe le voyageur partant de l'embarcadère de SOTTEVILLE, c'est le magnifique paysage qui l'environne et les points de vue admirables que lui procure cette promenade de quelques heures à travers les splendeurs naturelles ou monumentales du pays qu'il va parcourir. — D'HARFLEUR à ROUEN, des tunnels, des viaducs, contrée dont la richesse matérielle ne rachète pas toujours la monotonie. — De ROUEN à PARIS, la Seine pour compagnon de voyage, les riches côteaux, les villes riantes dont elle baigne le pied et favorise l'industrie et le commerce. C'est un des contrastes les plus frappants de cette double pérégrination.

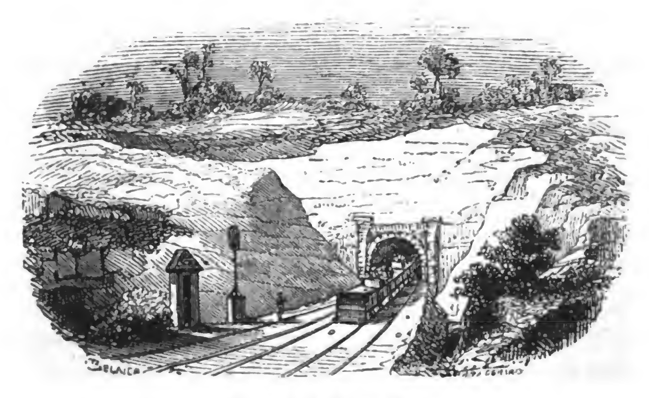
De ROUEN à TOURVILLE la voie ferrée sillonne de

charmantes prairies sur le territoire des communes de SOTTEVILLE, SAINT-ÉTIENNE DE ROUVRAY, OISSEL. — Ce dernier village a donné son nom à une île qui en est voisine et dans laquelle se fortifièrent au moyen-âge les hommes du Nord, qui couvrirent de deuil, de sang et de flammes les rives de la Seine. — Cette île a porté le nom d'île *Bédâne*, parce qu'elle ressemble en effet par sa forme *au bec d'un âne*. Cette appellation s'étendit ensuite à un château des environs.

SAINT-ÉTIENNE DE ROUVRAY, situé à peu près au milieu de la plaine qui s'étend d'OISSEL à ROUEN, a pris le nom de la forêt à laquelle se lient celles d'ELBEUF et de LALONDE. Guillaume, duc de Normandie, était en chasse dans la forêt de Rouvray, lorsqu'il reçut un message d'un de ses affidés à la cour d'Edouard-le-Confesseur, roi d'Angleterre, qui lui donnait avis de la mort de ce Prince. — Guillaume s'en vint à ROUEN, et dans le château qu'il y habitait fut décidée cette grande entreprise qui effaça l'opprobre de ce sobriquet de bâtard pour y substituer le nom plus glorieux et moins humanitaire de Conquérant.

On arrive à TOURVILLE, après avoir passé la Seine sur un pont de dix arches. Là on entre dans le premier

tunnel et à la station qui dessert ELBEUF, dont elle est peu éloignée.



Tunnel de Tourville.

ELBEUF est la ville *classique* de ces fabriques de draps, dont l'origine date de si loin que si l'on en croit une ancienne tradition il fut défendu aux moines, dans un concile antérieur à l'an 900, de faire usage des draps d'ELBEUF parce qu'ils étaient déjà réputés *étoffes de luxe.*

Cette industrie, encore aujourd'hui si florissante, reçut en 1667, de Colbert, de sages réglements qui ajoutèrent à sa prospérité.

L'origine d'ELBEUF, comme celle de beaucoup d'autres cités normandes, se perd dans la nuit des temps. Située sur la rive gauche de la Seine, elle est dominée par une chaîne de collines et bâtie sur un sol d'où jaillissent plusieurs sources qui ont été sans doute les premiers éléments de sa fortune. Elle a deux églises fort anciennes, dans l'une desquelles se conservent des vitraux peints, très curieux en ce qu'ils caractérisent la spécialité de son industrie. L'un a pour emblême dans son couronnement une *force* (grands ciseaux) à tondre les draps, flanquée de deux *croisées* des chardons qu'on emploie pour les apprêter. Sur l'autre quelques traits de la vie de saint Roch, patron des tisserands. On y voit deux ouvriers travaillant ensemble sur un métier et un autre faisant tourner l'ourdissoir, genre d'armoiries que les Elbeuviens ne changeraient pas contre l'écusson des Montmorency : ces vitraux sont de 1509.

Plus de la moitié de la population d'Elbeuf, qui est de 15,000 âmes, et au moins encore 20,000 personnes des environs sont employées aux tissage et à la

manutention dans toutes ses branches des nombreuses fabriques de draps de cette ville qui n'a pas, sous ce rapport, de rivale dans tout le royaume.

DEUXIÈME STATION.

ALIZAY (PONT-DE-L'ARCHE).

Nous avons quitté la Seine-Inférieure pour entrer dans le département de l'Eure, agréable et fertile département où naît et pousse spontanément l'élément ministériel, a dit un *profond* politique. Il a donné à la FRANCE parmi ses produits, en très peu d'années, pour preuve de son extrême fécondité : MM. Hébert, de Salvandy, de Broglie, Passy, Bignon, de Vatimesnil et Dupont (de l'Eure). ALIZAY est un petit village que recommande son église, dont quelques parties sont du style gothique. Au manoir qui n'est qu'à une très petite distance d'ALIZAY, on traverse une seconde fois la Seine sur un pont de six arches.

La station d'ALIZAY, dessert PONT-DE-L'ARCHE dont elle n'est éloignée que de trois kilomètres. Du pont du manoir, on découvre l'église de PONT-DE-

L'ARCHE avec ses deux nefs qui semblent superposées.

PONT-DE-L'ARCHE auquel on accède du côté de ROUEN par un pont de 22 arcades doit à Charles-le-Chauve, son origine qui remonte à 854. Deux conciles se sont tenus dans un palais que son royal fondateur y avait fait construire. La Seine en baignait les murs, et c'est là que la marée après avoir successivement haussé ou refoulé les eaux du fleuve pendant un trajet de près de 50 lieues cesse enfin de faire sentir son mouvement de flux et de reflux. Henri IV venait de combattre Guise et Mayenne lorsqu'il s'arrêta quelques heures à PONT-DE-L'ARCHE où la première chose qui le frappa fut la vue de deux couvents mitoyens, l'un de moines, l'autre de religieuses. Ventre-saint-gris, s'écria le Navarrois en belle humeur à l'aspect de la mitoyenneté scabreuse de ces deux asiles de la chasteté,

Ventre-saint-gris leur folie est étrange,
Les fondateurs ont perdu la raison;
Qui ne veut pas qu'on batte sa moisson
Doit éloigner les batteurs de la grange!

TROISIÈME STATION.

SAINT-PIERRE-DE-VAUVRAY (Louviers).

Encore un village de l'Eure sans importance, mais dans une position gracieuse sur la rive gauche de la Seine. Là, doit se souder au chemin de fer l'embranchement de Louviers, ville que dessert, en attendant, au moyen d'un service spécial de voitures publiques, la station de St-Pierre-de-Vauvray.

Louviers est une ancienne ville qui, dans les guerres de la ligue, a eu des siéges à soutenir; mais si son passé appartient à l'histoire de nos discordes civiles et religieuses, elle est digne aujourd'hui par son état présent d'exciter l'intérêt du voyageur par l'actif développement d'une industrie féconde en excellents résultats : ses manufactures de draps, dont l'établissement, moins reculé que celui des fabriques d'Elbeuf, ne remonte pas au delà de la fin du xviie siècle. Sous Louis XIV cette industrie y fut importée par un homme d'intelligence, M. Langlois, qui en fut le fondateur et en obtint le privilége en 1681. Les draps de Louviers sont réputés, à juste titre, les plus

beaux de l'EUROPE. Cette supériorité, qui leur est acquise, fait honneur à ceux qui l'ont portée au degré de splendeur où elle se maintient. Autrefois LOUVIERS imitait les fabrications d'ELBEUF; mais il est sorti glorieusement et avec profit de cette ornière de la routine, et c'est ELBEUF aujourd'hui qui fabrique à la façon de LOUVIERS.

Cette dernière ville, dont les accroissements ont été rapides, est peuplée de 9,000 habitants; elle est bâtie sur les divers bras de la rivière de l'EURE qui alimente et favorise ses manufactures de draps, ses tanneries, ses blanchisseries, par l'abondance, la rapidité, la qualité de ses eaux et les nombreuses chutes qui en marquent le cours, ainsi que par son état de navigabilité qui établit une communication immédiate de LOUVIERS avec la Seine.

Les rivières sont des chemins qui marchent, a dit Pascal; LOUVIERS et la plupart des grands centres industriels des villes normandes fournissent chaque jour la preuve de la justesse de cet aphorisme d'économie politique, éclos dans la cervelle d'un penseur sublime.

Vers le milieu du XVIIe siècle, la ville de LOUVIERS acquit une triste et déplorable célébrité par suite des

extravagantes rêveries de quelques folles religieuses incitées au désordre par des hommes revêtus d'un caractère sacré, et connues sous le nom de *Possédées de Louviers*, lesquelles, disent les chroniques du temps, prédisaient, cabriolaient, grimpaient, bêlaient et se mordaient entre elles. Après de trop longs scandales, leur maison qui appartenait à l'ordre de Saint François, fut supprimée en 1647 par arrêt du Parlement de Normandie.

QUATRIÈME STATION.

SAINT-PIERRE-DE-LA-GARENNE (Gaillon).

Vagabonde et capricieuse dans sa course à travers un des plus beaux pays du beau pays de France, la Seine quitte à regret, selon l'expression du poète, la riante contrée qu'elle arrose, et semble s'inquiéter très peu d'arriver au but, prenant toujours le chemin le plus long comme faisait La Fontaine lorsqu'il se rendait à une invitation. Ainsi, en passant devant le pont d'Oissel, le fleuve n'aurait que *quelques pas* à

faire pour arriver à PONT-DE-L'ARCHE, mais point ; le voilà en fugue, s'amusant à décrire un long coude pour aller se promener devant les quais d'ELBEUF et une infinité d'autres petits ports, de pornichets, suivant l'expression bretonne, la plupart peu dignes de fixer son attention et la nôtre, et tout cela pour, sa curiosité satisfaite, revenir non loin du point d'où il était parti. Même caprice et même coude, mais en sens contraire de L'ORMAIS au ROULE avant d'arriver à la station de ST-PIERRE-LA-GARENNE. — Le chemin de fer, qui ne se pique pas le moins du monde de faire de la poésie, positif comme un chiffre de banque et n'abandonnant la ligne droite que lorsqu'il y est contraint et forcé, le chemin de fer envoie la Seine se promener et file son nœud : il nous montre, mais de loin, sur la rive gauche, GAILLON ; sur la rive droite, les ANDELYS. Un mot de ces deux *localités.*

GAILLON n'est qu'un bourg d'un millier d'habitants avant la révolution il faisait avec orgueil à l'étranger les honneurs de son château plein des magnificences du XV[e] siècle, château bâti par ce même cardinal George d'Amboise qui rendit son nom longtemps populaire en fondant une des plus grosses cloches de FRANCE, et vous avez vu le mausolée de ce prélat opulent et !

béral dans la cathédrale de Rouen. Le château de plaisance qu'il éleva à Gaillon était un des plus beaux monuments de la Normandie. Partout des sculptures d'une exquise délicatesse. Le musée des Augustins de Paris s'est enrichi d'une partie de ses précieuses dépouilles ; car dans les mauvais jours de 93, un acquéreur *positif* vendit ces merveilles de l'art, et les pierres de cette résidence princière, dont il ne conserva que l'orangerie, parce qu'elle lui parut propre à l'établissement d'une filature. Ainsi de la plupart des monuments dont à cette époque la France était couverte.

Le gouvernement a racheté l'emplacement du château épiscopal et sur ses ruines il a édifié une *maison centrale de détention* pour 1,500 condamnés des départements circonvoisins.

Quatre tours dites gothiques flanquent l'entrée de cette prison, et lui donnent un aspect imposant, comme elles flanquaient jadis la demeure du cardinal. Dans les nouvelles constructions de cette maison de pénitence et de travail, a été conservée une terrasse d'où la vue plonge à 10 kilomètres de distance vers le Nord-Nord-Est sur les petites villes des deux Andelys dominées par les restes imposants du château Gaillard

trônant encore, malgré son front dépouillé, sur sa roche crétacée, et baignant dans la Seine ses pieds sept fois séculaires.

A Gaillon, les çollines qui bordent la Seine se couvrent de pampre. Là finit le règne du pommier et commence celui de la vigne qui se prolonge bien au delà encore des sources du fleuve qui, selon les anciens dictons aime à voir le raisin (ils disaient Bacchus) se mirer dans ses belles eaux.

Mais nous avons à dire un mot des Andelys. Il y en a deux, le *Grand* et le *Petit*. Les deux ne font qu'un, aujourd'hui réunis qu'ils sont par une chaussée pavée; mais cependant ces deux parties ne veulent pas encore mettre en commun leurs titres à la célébrité. Le Grand Andely ne concédera jamais à son cadet la gloire d'être *la patrie* de l'helléniste Turnèbe, du peintre Letellier, de l'aréonaute Blanchard : il serait bien désireux d'ajouter à ces noms illustres celui de Nicolas Poussin, mais c'est un honneur qui revient par *droit de naissance* au hameau de Villers, à 6 kilomètres d'Andely. Il faut que le chef-lieu de sous-préfecture se tienne pour satisfait de posséder dans la salle de sa mairie un tableau du Poussin représentant Coriolan recevant chez les Volsques et sa femme et sa mère.

Outre une belle église dont le portail nord est pure renaissance, le Grand ANDELY montre aux voyageurs sa *grande maison* (tout est grand dans ce pays); cette grande maison est un des plus curieux spécimen que le temps nous ait légué de l'architecture domestique dans le style fleuri d xvie siècle.

La danse a toujours été aux ANDELYS une passion caractéristique; on y dansait si fort au xve et au xvie siècle que les chanoines, voulant arrêter le mal par un emblème qui servît en même temps d'épouvantail, firent sculpter à l'entrée du cimetière Saint-Nicolas deux squelettes entre lesquels figurait la Mort armée d'un archet et d'un rebec, avec cette inscription : VOUS VIENDREZ TOUS A MA DANSE. Mais la sculpture n'eut pas plus de succès que les exhortations verbales. La population des ANDELYS continua de choyer les bals avec un empressement peu exemplaire, disent les gens d'humeur morose. De là le sobriquet qu'on leur appliqua et qu'ils ont conservé, de *Danseux des Andelys.*

Près de ces deux villes jumelles, à la siamoise, selon les mauvais plaisants, se trouve la fameuse chapelle et la fontaine miraculeuse de Ste-Clothilde : on lit dans *la vie* de cette sainte, que pendant qu'elle

faisait travailler à l'église et au monastère d'ANDELY, elle changa en vin l'eau de cette fontaine en faveur des ouvriers qui avaient soif. Aussi, tous les ans, le 2 Juin, en commémoration de ce miracle qui malheureusement ne s'est pas perpétué avec la tradition, au grand regret des francs buveurs du pays, le doyen de la collégiale allait en procession à la tête de son clergé répandre une certaine quantité de vin dans la fontaine, — parodie qui ne valait pas la pièce disaient toujours les susdits francs buveurs.

Il reste au petit ANDELY un tronçon du château Gaillard, une des ruines les plus majestueuses et les plus historiques qui arrosent la Seine. Richard-Cœur-de-Lion, duc de Normandie, qui avait bien quelque raison de se tenir en garde contre les bonnes intentions de Philippe-Auguste, roi de France, éleva en moins d'un an cette redoutable forteresse qui semblait le rendre maître de la Seine, des ANDELYS et de tous les environs. Quand Richard eut créé ces formidables remparts il monta sur la tour la plus élevée et contemplant avec autant de joie que d'orgueil l'œuvre qu'il avait créée, il s'écria : « Quelle forteresse insolente! qu'elle est belle ma fille d'un an ! » La belle fille eut contre de rudes jouteurs de terribles assauts à soutenir : elle

lutta en héroïne; mais tombant d'inanition, elle se rendit aux armes de son vainqueur, à ce roi Philippe-Auguste contre lequel l'avait élevée ce même Richard, mort de ses blessures au siége du château de Châlus.

Cette noble retraite de héros fut polluée cent dix ans après par la présence de deux femmes adultères, auxquelles ses murs servirent de prison. Deux femmes de rois, Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis X, et Blanche de Bourgogne, femme de Charles le Bel. Les cachots souterrains du château Gaillard étouffèrent la plainte, les gémissements, et le dernier soupir de la Messaline française; Marguerite de Bourgogne y fut étranglée par ordre de son mari! — Henri IV fit démanteler la fille d'un an de Richard-Cœur-de-Lion.

CINQUIÈME STATION.

VERNON.

Sur la rive droite du fleuve une maisonnette charmante s'encadre dans des touffes d'arbres, comme un joli visage de femme dans une forêt de beaux cheveux lisses et coquets : c'est la Madeleine, cette Madeleine bien aimée, maîtresse si tendre et si belle qui

fit mourir Casimir Delavigne du regret de l'avoir perdue. Oh! comme il la chanta en poète, avec son cœur, avec son âme.

Ecoutez ses adieux qu'il lui adressa de ce château de St-Just, sur la rive opposée, d'où il pouvait encore la voir quand les larmes ne mettaient pas entre elle et lui le voile épais du désespoir :

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur de la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé;
J'ai rêvé que j'en étais maître :
Adieu! ce doux rêve est passé.

Doux trésors de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi :
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi :
Ton coq peut tourner à sa guise,
Clocher que je fuis sans retour :
Ce n'est plus à moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger :
Dès que la feuille était fanée
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année;
Mais reviendrai-je comme toi ?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces pêchers dont j'ouvris les bras!
Leurs fruits verts, je les ai vus naître :
Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte,
Sous l'été les roses mourir :
J'y vois planter la marguerite :
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Adieu, mystérieux ombrage,
Sombre fraîcheur, calme inspirant,
Mère de Dieu, de qui l'image
Consacre ce vieux tronc mourant,
Où, quand son heure est arrivée,
Le passereau, loin des larcins,
Vient cacher sa jeune couvée
Dans les plis de tes voiles saints.

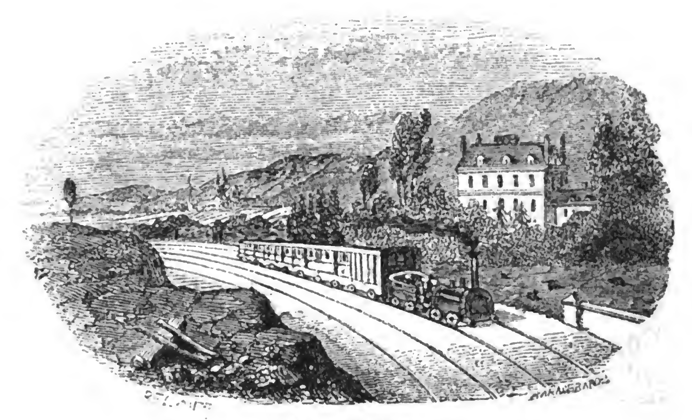
Adieu, chapelle qui protége
Le pauvre contre ses douleurs :
Avenue, où foulant la neige
De mes acacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
Du haut de leurs rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée,
Empreinte sur ses flocons blancs.

Adieu, flot dont le cours tranquille,
Couvert de berceaux verdoyants,
A ma nacelle, d'île en île,
Ouvrait mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
Me perdre en suivant vos détours
Dans l'ombre d'un dédale humide
Où je me retrouvais toujours.

Adieu, chers témoins de ma peine :
Forêt, jardins, flots que j'aimais!
Adieu, ma fraîche Madeleine!
Madeleine, adieu pour jamais!
Je pars, il le faut, et je cède :
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède,
Soit heureux où nous l'étions tant.

Cette plaintive et navrante élégie nous a conduits à VERNON, petite ville de rentiers, communiquant par un pont de pierre avec le village de VERNONET qui lui fait face sur l'autre rive. — Visitez, si cela vous plaît, son arsenal de construction pour l'artillerie, son église assez curieuse, son hospice fondé par saint Louis, sa caserne pour les soldats du train, et ne vous étonnez pas si vous remarquez ça et là dans ses rues quelques édifices décorés de bouquets et de guirlandes de fleurs. — C'est qu'il y a là-dedans quelque belle Vernonaise qui va changer contre un nom plus austère le nom si doux de jeune fille. — VERNON est la ville aux vieux usages, aux mœurs dites patriarchales, et jamais on ne manque d'orner de fleurs la maison des fiancés, deux ou trois jours avant la célébration du mariage.

Une belle avenue d'arbres conduit de VERNON au château de Bisy, situé à moins d'un kilomètre de la ville vers le Nord, « sur le penchant d'un des jolis coteaux qui dominent le bassin dont VERNON occupe le centre. » Le château de Bisy, bâti par le maréchal de Bellisle, passa du comte d'Eu au comte de Penthièvre : vint la révolution qui ne laissa debout que les écuries, comme elle n'avait respecté que l'orangerie du château de GAILLON. — Sur ses ruines



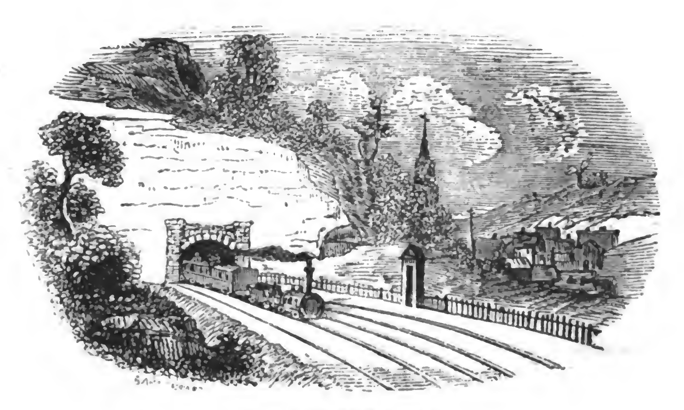
Château de Bisy.

s'éleva une maison de plaisance, cédée à la duchesse douairière d'Orléans par le général Suir. — Aujourd'hui cette habitation, visitée quelquefois par le roi Louis-Philippe à qui elle appartient, tend à reprendre son ancienne magnificence sous l'influence d'un prince qui pieusement restaure et conserve chacun des monuments auxquels se rattache un souvenir de sa famille.

SIXIÈME STATION.

BONNIÈRES.

Encore un des capricieux méandres de la Seine ; elle s'échappe de BONNIÈRES, pour ne revenir à ROLLEBOISE, qui en est très peu distant en ligne directe, cette ligne que le fleuve a en horreur, qu'après avoir fait une longue promenade dans le Nord de la province. A



Tunnel de Rolleboise.

Bonnières s'ouvre l'immense tunnel de Rolleboise, dont le parcours n'exige pas moins de quatre minutes. La longueur de cette voie souterraine est de 1720 mètres, dont plus de la moitié a été taillée dans le roc vif. Le sommet de la montagne est élevé de 80 mètres, au dessus du tunnel. Les vieux Normands disaient et quelques uns disent encore la boise pour le bois, et Rolleboise, ce village de 400 âmes, n'a pas d'autre étymologie, ils appelaient ce côteau Roule-Boise, parce qu'ils étaient dans l'usage de rouler du haut en bas les pièces de bois, embarquées ensuite sur la Seine qui coule aux pieds de la montagne.

SEPTIÈME STATION.

ROSNY.

De beaux grands arbres se mirant avec amour dans les eaux limpides du fleuve, et cachant dans leur ombreuse feuillée un château dont les assises de briques rouges tranchent merveilleusement à travers la teinte verte de ce petit parc ; ce bel ensemble, c'est Rosny. Deux noms historiques sont restés à cette rési-

dence : celui de Sully, l'ami de Henri IV, qui l'habita longtemps et celui de la duchesse de Berry, qui le quitta avec amertume et regret en 1830, après y avoir passé douze printemps. — La hache menace ces grands beaux arbres et sans respect pour ses anciens hôtes, le marteau démolisseur, non moins menaçant, pourrait bien ne laisser encore de ce château que les serres et l'écurie.

HUITIÈME STATION.

MANTES.

Angers et Poitiers se sont longtemps disputé à qui des deux resterait le titre de la *plus laide* ville de France; mais personne n'a pensé jamais à ravir à Mantes son gracieux surnom de Mantes la jolie. Heureux privilége qui a fait déjà bien des envieuses ! Cette qualification c'est à sa position sur le plan incliné d'une colline qui borde la rive gauche de la Seine, plus qu'à la régularité de ses rues et à la beauté de ses édifices que Mantes en est redevable.

Un pont magnifique, construit par Perronet ; la

vieille église Notre-Dame, dont l'œil distingue les tours à neuf lieues de distance, sont les deux monuments



Eglise de Mantes.

principaux qui recommandent cette ville à l'attention et à l'examen du voyageur. La nef de cette église bâtie par Eudes de Montreuil, d'après les ordres de Blanche

de Castille et de saint Louis, son fils, a trente-trois mètres d'élévation sous la clé de la voûte.

Un observateur écrivait, il y a quelques années : « Cette collégiale, dépouillée de ses anciens vitraux coloriés, recevait une masse surabondante de lumière qui, en faisant ressortir la hardiesse de sa construction, lui ôtait cette teinte sévère et religieuse si convenable à la majesté d'un temple. Pour obvier à cet inconvénient *un peintre* ne trouva rien de mieux que de barbouiller les vitres de diverses couleurs où le jaune dominait, ce qui donnait le teint de la jaunisse à tous les assistants. » Les femmes réclamèrent : celles surtout qui se croyaient des droits au surnom de jolie donné à leur ville, et le vilain jaune disparut.

Guillaume-le-Conquérant, marchant contre Paris avec 10,000 lances *en guise de cierges*, s'empara en 1087 de la ville de MANTES et la livra aux flammes ; mais il *s'échauffa* tant dans l'action que la fièvre le prit à la suite d'une chute de cheval et il se fit transporter à ROUEN où il mourut en peu de jours. — MANTES, rebâtie avec les deniers de son vainqueur repentant, fut prise par Charles-le-Mauvais, reprise par Du Guesclin et démantelée par Henri IV qui, à la demande des habitants, en fit raser la citadelle.

En entrant dans MANTES, la ville reçoit la petite rivière de Vaucouleurs, tout près de ce point de jonction se trouve l'ILE D'AMOUR, avec sa verte pelouse et ses mystérieux ombrages, dieux tutélaires des amants, dont les noms se lisent écrits encore sur l'écorce des arbres. Cette ville est entourée de vignobles. Regnard vantait les excellents produits de son clos des Célestins, qui a perdu une réputation que l'ILE D'AMOUR a perpétuée. A MANTES, disait le poète voyageur :

A MANTES fut la dînée
Où croit cet excellent vin.
Que sur le clos Célestin
Tombe à jamais la rosée!
Puissions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée!

NEUVIÈME STATION.

EPONE.

Cette petite commune située sur une éminence est un vrai trésor pour l'archéologue: Il y trouvera ample

moisson de curiosités et surtout de monuments de toutes les époques. Les Celtes, les Gallo-Romains, les hommes du moyen-âge, semblent y avoir répandu à dessein et avec profusion les traces matérielles de leur séjour ou de leur passage : il n'est pas jusqu'à sa petite église du XIIe siècle, qui n'ait droit à son attention.

DIXIÈME STATION.

LES MUREAUX (MEULAN).

De MANTES à MEULAN, les rives de la Seine semblent redoubler de gentillesse et de coquetterie. Les collines qui l'*accompagnent*, sont diaprées de châteaux, de villas, de maisons de plaisance, avec leurs riants jardins, leur culture admirable : c'est le paradis des bords de la Seine. Les MUREAUX sont en quelque sorte le faubourg de MEULAN, ville autrefois très forte comme toutes les *cités*, stations féodales du fleuve. Peuplée de 2,000 habitants, elle est bâtie, partie au pied d'une colline, partie dans une île charmante. Les comtes de MEULAN ont joué un grand rôle dans les guerres et l'histoire du moyen-âge.

Il y avait autrefois dans cette ville un couvent d'Annonciades, sous la direction de Charlotte de Lucy. Anne d'Autriche y vint implorer la faveur divine : elle demandait au ciel un Dauphin pour la France. La reine s'agenouilla, et pria avec ferveur, ce que voyant Charlotte de Lucy, elle lui dit : « Madame, puisque vous avez pleuré devant Dieu, vos soupirs seront exaucés, et Dieu vous donnera un fils, avant la fin de cette année. Et la reine eut un fils ! »

Lorsque Henri IV, marcha sur Paris, il eut besoin de fonds, et l'on sait avec quelle générosité Sully mit sa fortune à la disposition du roi de Navarre. Un tanneur de MEULAN, nommé Leclerc, avait amassé une somme très forte, il vint l'offrir

Au seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Henri la reçut avec reconnaissance, et, en lui donnant des lettres de noblesse, il lui demanda quelles armes il voulait avoir. « Sire, dit Leclerc, n'osant pas vous présenter ma petite fortune avec des mains salies par le cuir, j'ai mis des gants : permettez que ces gants, gravés sur un écusson, rappellent à mes descendants mon état, mon dévouement et vos bien-

faits. » C'est de Leclerc que descend la famille de Juigné qui portait un gant dans ses armes.

En face de MEULAN est l'ILE-BELLE où l'abbé Bignon, bibliothécaire de Louis XV, réunissait jadis les *muses et les grâces* : il en avait fait une île enchantée. Louis XV ne dédaignait pas d'en visiter le spirituel décorateur. Un jour, égaré à la chasse, il se présenta seul au batelier pour passer à l'ILE-BELLE. « L'abbé y est-il? dit le roi. L'abbé! répond le batelier, il est bien assez *Monsieur* pour vous, apparemment. » Louis XV se vanta de la leçon.

ONZIÈME STATION.

VERNOUILLET (TRIEL).

VERNEUIL et VERNOUILLET, deux charmants villages, chacun ayant son château, dont il semble fier. La plus belle de ces résidences est celle qu'habitait à VERNEUIL Madame de Morfontaine, fille de M. Le Pelletier de St-Fargeau. — Sur l'autre rive du fleuve, dans une position charmante, au pied d'une colline

vineuse, et bocagère, et plâtrière, ajouterons-nous pour les parfaits statisticiens, est le bourg de Triel peuplé de deux mille habitants. L'église de Triel domine toute la position : on y remarque quelques beaux vitraux et une Adoration des Mages du Poussin, tableau dont l'histoire est assez curieuse. Le pape l'avait donné à la reine Christine de Suède pendant son séjour à Rome. Après la mort de cette princesse, un de ses valets de chambre, nommé Poiltelet, auquel il fut dévolu, on ne sait à quel titre, le rapporta d'Italie en France et en fit présent à Triel, son pays natal.

DOUZIÈME STATION.

POISSY.

Voici une petite et laide ville pleine de grands et beaux souvenirs historiques. Pas une des ruines de ses vieux monuments qui ne porte écrits sur ses pierres le nom de saint Louis et d'autres noms illustres. — Les premiers rois de la troisième race y avaient un palais

dans lequel saint Louis reçut la naissance et le baptême. « Ce prince, a dit Charles Nodier, aimait à prendre le titre de Louis *de Poissy.* » Philippe-le-Bel, fit bâtir une magnifique église sur l'emplacement de cet ancien château, et il choisit pour y établir le grand autel, l'endroit même où était le lit de la reine Blanche, lorsqu'elle accoucha de saint Louis. Aussi remarquait-on que le chevet de l'église n'était pas tourné vers l'orient suivant l'usage autrefois général d'affecter cette position, parce que l'Orient fut le berceau de la chrétienté. Cette église, détruite pendant la révolution, était une des plus belles de France, et le monastère auquel elle était attachée comptait huit princesses du sang parmi ses abbesses. En 1687, on découvrit, enfermé dans une urne d'étain, le cœur de Philippe-le-Bel, son fondateur. L'urne portait cette inscription : *Cy dedans est le cœur du roy Philippe qui fonda cette église et trépassa à Fontainebleau la veille de saint André 1314.*

Ainsi un édifice religieux se greffa sur les fondations d'un palais royal, et voilà qu'une *maison de détention* s'est implantée sur les ruines de l'ancien monastère, comme à Gaillon, une prison de ce genre a pris la place de la résidence d'été des archevêques de

Rouen. Poissy est encore célèbre par le fameux colloque auquel il a joint son nom. Dans cette assemblée, composée de toutes les notabilités épiscopales et *dissidentes*, le cardinal de Lorraine plaida la cause des Catholiques, et Théodore de Bèze celle des Protestants. Leur éloquence amena un résultat contraire à celui que ces deux chefs s'étaient proposé. Après ces longues conférences controversives, les deux partis qu'on voulait concilier furent plus animés l'un contre l'autre qu'ils ne l'étaient peut-être avant cette tentative de réconciliation.

Poissy n'a donc plus aujourd'hui que ses souvenirs historiques, sa maison de détention et ses 1,500 prisonniers, et le plus considérable des marchés de bestiaux qui approvisionnent Paris. Au colloque de Poissy, qui est de l'histoire ancienne et dont on ne parle plus guère, a succédé la *caisse de Poissy*, dont parlent beaucoup les marchands de bœufs et les bouchers de la capitale.

TREIZIÈME STATION.

ÉTOILE DE CONFLANS.

Après avoir traversé Poissy, le chemin de fer qui avait décrit une courbe le rapprochant du Sud, reprend dans une direction contraire une ligne oblique qui le reporte vers le Nord. A la sortie de la ville et à une faible distance de ses premiers édifices on passe devant une vieille grange à laquelle se rattache encore un précieux souvenir moyen-âge. Cette construction, conservée avec un soin qu'on peut appeler religieux, porte le nom de *Grange de la Reine Blanche.*

Ce fut là, dit la tradition, que cette pieuse et sainte femme accoucha de saint Louis : elle s'y était momentanément retirée pour se soustraire à l'incommodité que lui causait le bruit des cloches des églises de Poissy. Cette version, si elle est véritable, contredit un peu celle que nous avons donnée à propos du chevet de l'église fondée par Philippe-le-Bel.

A deux kilomètres de Poissy la voie ferrée entre

et pénètre dans la vaste forêt de St-Germain, au milieu de laquelle se trouve le hameau de l'Etoile de Conflans dont la station dessert Conflans-Sainte-Honorine, situé sur l'autre rive de la Seine, à l'embouchure de l'Oise.

Les souvenirs se pressent en foule dans la traverse de cette forêt qui a vu tant de générations de rois et dont la bruyante locomotive est venue troubler les solitudes et jeter sur la verte cîme de ses arbres séculaires les noirs tourbillons de son épaisse fumée.

Cette forêt, dans laquelle neuf ponts sont établis, est traversée en tranchée par la ligne du railway. Au dernier de ces ponts est le commencement d'un remblai immense qui se prolonge presque sans interruption jusqu'à Mantes.

QUATORZIÈME STATION.

MAISONS-LAFFITTE.

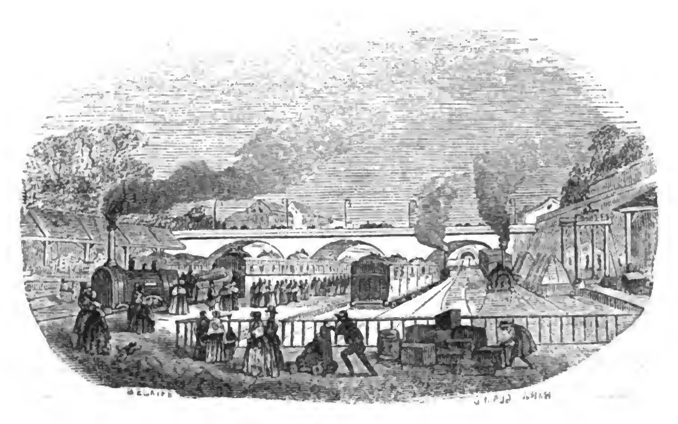
Au sortir de la forêt et sur sa limite extrême la vue s'arrête sur un château dont l'architecture semble avoir été inspirée par le château des Tuileries. C'est une résidence construite en 1650 par Mansard pour un surintendant des finances, Réné de Longueil, et dont le dernier propriétaire fut aussi un financier et un ministre des finances, Jacques Laffitte, dont le nom est devenu inséparable de celui du château et du village de Maisons. « Ce bel édifice est isolé (*), une immense cour le précède. Il frappe dès le premier coup-d'œil par l'élégante noblesse de son architecture, dorique au rez-de-chaussée, ionique au premier étage et de ses trois jolis pavillons et de leur triple comble, que Mansard a eu le talent de

(*) Vaysse de Villiers.

faire contribuer parfaitement à la grâce et à la majesté de l'ensemble. Avec une grandeur moyenne, le château présente une magnificence extraordinaire. On admire la beauté de la pierre de SAINT-LEU, dont il est construit : on la prendrait pour du marbre, tant elle est unie et bien travaillée. Les quatre statues, de la même pierre, qui représentent les quatre saisons dans la salle à manger, produisent également cette illusion. »

Le pont de BESONS, en tout semblable à celui de MAISONS-LAFFITTE, est le dernier ouvrage d'art de cette espèce que traverse le chemin de fer avant de nous conduire sous les murs de PARIS, car aujourd'hui PARIS a des murs autres encore que ses murs d'octroi. — Voyez comme en approchant de cette ville tout respire autour de vous un air de grande capitale. Ce sont des palais, de somptueuses villas, d'immenses avenues d'arbres, une population empressée qui surgit de toutes part et couvre tous les chemins qui débouchent vers PARIS, et toujours au centre de ce mouvement la Seine, riante, parée, fleurie, ses beaux et frais îlots. C'est NEUILLY, MEUDON, ASNIÈRES, ST-CLOUD, et dominant la plaine, le mont VALÉRIEN hérissé de canons. C'est CLICHY, où ce bon roi Dagobert,

qui mettait au nombre de ses royales distractions les plaisirs de la campagne, s'était donné l'agrément de construire une maison de plaisance surmontée de cette haute tour que le temps a respectée et que vous voyez encore debout aujourd'hui. Puis enfin, dernière station : LES BATIGNOLES ! et PARIS.



Débarcadère de Paris.

1367

1365

1902

156

